CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

829.

HISTOIRE

D'ÉMILIE MONTAGUE.

PREMIERE PARTIE.

XIX

C

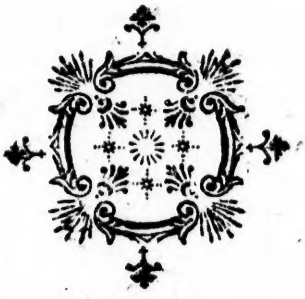
HISTOIRE

D'ÈMILIE MONTAGUE,

PAR M. BROOKE;

Imitée de l'Anglois, par Monſieur FRENAIS.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez GAUGUERY, Libraire, rue des Mathurins, au Roi de Danemarck.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privil. du Roi.

HISTOIRE
D'ÉMILIE MONTAGUE.

LETTRE PREMIERE.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

A Cowes *, ce 10 Avril 1766.

TU ſeras, ſans doute, ſurpris, mon cher John, de recevoir une lettre de moi, datée de l'Iſle de Wight. J'y ſuis depuis trois jours, & après avoir verſé, en la parcourant,

* C'eſt le nom de deux villages de l'Iſle de Wight, où l'on s'embarque fréquemment.

quelques larmes, à la vue du Château de Cariſbrook, ſur la mémoire de l'infortuné Charles I *, je ſuis revenu dans ce Port, & tu ne ſoupçonnes ſûrement pas le deſſein qui m'y a amené. Hé bien, mon ami, c'eſt que je quitte mon pays natal; je paſſe en Amérique. J'y vais mettre à profit, ſi je peux, les terres que j'y ai obtenues. Un Lieutenant-Colonel que la paix a réduit à la demi-paie, ne doit pas reſter dans l'inaction.

J'étois d'abord indécis ſur l'endroit où j'irois me fixer. Ce qu'on m'a dit du Canada m'a décidé : je le préfére à la nouvelle York. Il eſt moins peuplé, plus ſauvage, & les femmes y ſont plus belles; ces deux raiſons m'ont déterminé. Il ſe peut que tu n'approuves pas la premiere :

* Ce Prince y fut renfermé pendant quatre ans.

mais je ſuis ſûr que la ſeconde eſt de ton goût.

Ce projet cependant ne te paroît-il pas un peu romaneſque ? Oui, ſans doute. Quitter ainſi ſes Lares ! Quel travers ! quelle extravagance ! Juges-moi, de grace, moins promptement. La vivacité de mon caractère t'eſt connue. Aurois-je pû en plier l'activité à cette pareſſe exceſſive, à cette oiſiveté profonde, qui ſont le triſte appanage d'un Officier réformé ? Non, cela ne m'auroit pas été poſſible. Je ſuis, avec cela, trop orgueilleux pour diminuer mes dépenſes, & trop ſenſible en même temps pour engager un bien médiocre qui, tel qu'il eſt, ſuffit à-peine pour entretenir ma mere & ma ſœur dans l'aiſance dont elles jouiſſent.

Je ne fais pas, en prenant ce parti, un ſi grand ſacrifice que tu pour-

rois, peut-être, le penſer. J'aime l'Angleterre : mais je ne ſuis pas ſi fortement attaché au coin de terre que j'y poſſede, que je ne puiſſe m'en ſéparer. La nature a, par-tout, ſes charmes pour un homme qui ſçait s'en contenter. Le changement de pays, à mon âge, eſt amuſant. Hé! ne trouves-tu pas toi-même du plaiſir à parcourir la France ? L'amour de la variété, l'inquiétude qui eſt ſi naturelle à l'homme, m'auroient ſeuls engagé à faire le voyage que j'entreprends. L'intérêt s'y eſt joint : il me promet l'empire d'une étendue de terrein immenſe... Je ſçais bien que je n'aurai d'abord pour ſujets que des Ours & des Elans : mais j'eſpere, avec le temps, voir multiplier autour de moi les images de l'Etre divin. Je prends, à préſent, les choſes dans l'état que me les offre la groſſiere nature : mais je goûterai, pour

ainſi dire, le plaiſir de les créer... L'ordre & la beauté qui, ſous mes yeux, s'éléveront par degrés du cahos, me feront jouir de la plus douce des contemplations.

Je n'ai plus qu'un moment à te donner. L'ancre eſt levée; le vent eſt favorable; il agite doucement le ſein de l'abîme: toute la nature eſt riante, & je pars avec cet eſpoir exalté qu'inſpire une imagination échauffée. L'amitié, cependant, me fait jetter un regard douloureux ſur le pays que je quitte.

Je ſens avec force, mon cher John, toute l'étendue de notre perte mutuelle. Je ne ceſſerai point de te regretter, & il ne te ſera pas aiſé non plus de remplacer l'ami de ta jeuneſſe. Tu pourras trouver des amis qui auront, peut-être, plus de mérite; tu pourras les eſtimer également: mais il eſt rare, après vingt cinq ans,

de former des liaiſons auſſi intimes & auſſi durables que celle qui eſt le fruit de la douce ſympathie qui nous a uni dès l'enfance, & qui s'eſt accrue avec notre âge.

Quel plaiſir ne fait point goûter une amitié contractée dans le printems de la vie, avant que le monde inſenſible & intéreſſé ait corrompu la gaieté naïve d'un cœur franc & ouvert, & qui, ne voyant que le vrai, ne viſe qu'au bonheur de ſes amis & au ſien!

Je ne ſuis point ſurpris de ce que les Païens élévoient des Autels à l'Amitié. Il étoit naturel que leur ignorante ſuperſtition deïfiât ce qu'ils prenoient pour la ſource de tout bien. Ils adoroient l'Amitié, qui anime le monde moral, par le même principe que le ſoleil, qui anime le monde phyſique, s'attiroit leurs hommages.

Mais adieu, mon cher John, on m'appelle à bord, & j'ai à-peine assez de temps pour tracer ici le nom de ton ami

RIVERS.

LETTRE II.

Le même, à ſa Sœur Miſs Lucie Rivers.

A Québec, ce 27 Juin 1766.

NE ſoyez point inquiète de votre lettre, ma chere Lucie, je viens de la recevoir. Je ſuis enchanté que ma mere s'amuſe à Bath. Mais je ne ſuis point ſurpris que vous trouviez en elle une rivale à chaque pas... Vous avez beau me dire, avec un air de triomphe, que vous êtes plus belle que jamais; je ne ſçais pas ſi ſa beauté ne ſurpaſſe pas la vôtre... La ſeule choſe qui m'étonne, c'eſt qu'elle ſe faſſe accompagner par-tout d'une grande fille qui décéle un ſecret que l'on ne pourroit jamais ſoupçonner en la voyant... Quelle mere ne voudroit pas, au moins, ſi elle étoit com-

me elle, ne paſſer que pour la ſœur aînée ?

Mais êtes-vous donc devenue folle, ma chere ? Comment pouvez-vous imaginer que je n'ai pas plus de plaiſir à pouvoir, par mon ſéjour ici, continuer à ma mere les petites douceurs de la vie que je n'en aurois à en jouir moi-même en Angleterre ? Ecartez ces idées, chere ſœur, & ne ceſſez point, par plus d'attentions encore que vous n'en avez, s'il eſt poſſible, de lui rendre mon abſence moins déſagréable : aſſurez-la, ſans ceſſe, que je ſerai plus heureux de la voir jouir avec ſatisfaction du peu que je lui ai laiſſé, que ſi j'avois toute l'opulence d'un Nabab ſans qu'elle y participât.

Je vous gronde, & ce n'eſt ſûrement pas, comme vous le voyez, ſans ſujet. Autre motif. Quoi ! vous ſçavez qu'à peine je dois être arrivé

& vous me faites cent queſtions ! Le pays, les couvens, les bals, les amuſemens, les danſes, & ce qu'il y a de plus original, les Petits-Maîtres... Ce n'eſt pas une lettre, c'eſt une hiſtoire que vous me demandez... Il me faut au moins un an pour vous parler de tout cela...

Et par où commencer ? Tout uniment par ce qui doit d'abord frapper le plus un Militaire. J'ai vû les lieux où l'aimable Héros que nous avons connu expira dans les bras de la Victoire. J'ai ſuivi ſes pas, ſes marches. Tout a excité ma ſurpriſe & mon admiration. Ce n'eſt qu'ici qu'on peut ſe former une juſte idée d'une entrepriſe dont les difficultés auroient fait perdre toute eſpérance, ſi on les avoit prévues.

Le pays eſt très-beau. On y retrouve tous les agrémens de l'Europe : mais il offre, en même temps, *le*

grand ſublime dans un degré ſurprenant; chaque objet ici eſt magnifique.

Quel ſpectacle pour mes yeux, quand j'approchai des côtés de l'Amérique! Ces rochers qui touchent preſque aux nues, ces hauts boſquets de Pins dont ils ſont couverts, & qui paroiſſent les contemporains du monde, me jetterent dans un reſpect religieux que le ſilence ſolemnel, qui regnoit par-tout, rendit encore plus profond. Depuis le Cap Roziere juſqu'à plus de deux cens miles dans les terres, en remontant le Fleuve Saint-Laurent, il n'y a pas le moindre veſtige humain. Les yeux ne rencontrent que des montagnes, de vaſtes forêts, & une foule de rivieres qui ſemblent rouler leurs eaux en pure perte.

Je ne pus m'empêcher, en contemplant cette grande ſcène, de dé-

plorer la folie des hommes. Moins modérés que les animaux féroces qui habitent les déſerts, ils ſe détruiſent, s'égorgent pour ſçavoir à qui appartiendra une petite portion de cette terre, dont la plus grande partie eſt inhabitée & qui nous invite à la venir cultiver.

Le fleuve Saint-Laurent eſt une des plus grandes rivieres du monde. Sa largeur, qui eſt de quatrevingt-dix miles, à ſon embouchure, diminue, par degrés, preſque imperceptiblement. Les vaiſſeaux le remontent à près de cinq cens miles, & la quantité prodigieuſe d'Iſles dont il eſt entrecoupé, jettent dans tout ſon cours la variété la plus agréable.

La vue de Québec eſt frappante & porte dans l'eſprit le plus agréable étonnement à meſure qu'on en approche. Elle eſt ſituée ſur le ſom-

met d'une montagne escarpée, au confluent du fleuve Saint-Laurent & de la riviere Saint-Charles. Les couvens & les autres édifices publics sont les objets que les yeux rencontrent d'abord, & c'est ce qui contribue beaucoup à la faire paroître avantageusement du port. L'Isle d'Orléans, la vue lointaine de la cascade de Montmorency, le village de Beauport qui est vis-à-vis, & la charmante irrégularité des bords de la riviere Saint-Charles, tout cela augmente les agrémens de la perspective.

Je n'ai pas encore eu le temps de bien observer les habitans. Les Dames m'ont paru avoir la même vivacité que les Dames Françoises & m'ont semblé plus belles. En général les habitans, comparés avec les François, dont ils descendent, paroissent d'une autre espéce : mais ce

n'eſt ici que le premier coup-d'œil.

Il n'y a maintenant ni bals ni aſſemblées. Nous ſommes dans une eſpéce d'interrégne, & cette inaction durera juſqu'à ce que le Gouvernement ſoit plus ſolidement établi. Vous êtes heureuſe de ce que je ne ſuis pas un de ces obſervateurs ſubtils & pénétrants, qui, dans une ſemaine de ſéjour, s'imaginent avoir aſſez appris du pays où ils ſont pour en faire une deſcription, écrire ſon hiſtoire & peindre ſes mœurs; je vous enverrois des volumes de *pour* & *contre*, ſur la meilleure maniere de gouverner ce pays-ci... Cela ne vous paroîtroit ſûrement pas fort amuſant : mais nous attendons un Gouverneur; on s'en promet un âge d'or... J'aurai alors, ſi cela ſe réaliſe, des ſujets plus agréables pour écrire aux Belles... Adieu, chere

Lucie. N'oubliez point d'assurer ma mere de la tendresse respectueuse de votre frere.

Rivers.

LETTRE III.

Sir John Temple au Colonel Rivers.

A Londres, le 30 Avril 1766.

A Merveilles, mon ami! Quoi! paſſer en Amérique pour en peupler les déſerts?.. Mais, en vérité, rien n'eſt mieux. Ce projet eſt digne d'un beau Colonel de 27 ans. Voyons. Cinq pieds ſept pouces, bien fait, de belles dents, un ſourire agréable, des yeux vifs, un air militaire, toutes les manieres d'un homme de qualité; de l'eſprit, de la franchiſe, un cœur généreux, un jugement ſain, beaucoup de tendreſſe, & une forte inclination, ſur-tout, pour les Dames. Hé! que te faut-il de plus? Tout cela eſt bon, *excellemment bon pour coloniſer.* Oh! prenez garde à vous, mes belles Dames!... Rivers! mais non, ne

ſoyez pas ſi craintives. Il y a une choſe qui efface, dans mon ami, preſque tous ces avantages... C'eſt une modeſtie, une timidité qui ne lui permet pas... Crois-moi, défais-toi de cette vertu : ne ſçais-tu pas qu'elle eſt inutile ſur un terrein François, & même ſur quelque terrein que ce ſoit?... C'eſt une ſottiſe qui ſuffit pour décrier le plus galant homme. Prends un peu plus de confiance en toi. Je ne ſçais quel Oracle a dit que la connoiſſance de ſoi-même étoit la plus grande des perfections humaines... Elle te manque *eſſentiellement*. Miſs Green, qui s'y connoît, avoue que tu ſerois le plus aimable homme du monde ſi tu avois, de temps-en-temps, l'audace d'un fat.

Pour moi je déteſte tout ce qui tend à nous rabbaiſſer. Cette abjection de ſoi-même eſt pire mille fois

que l'hypocriſie des faux dévots. Je ſçais que je ſuis bel homme, & je l'avoue. Pourquoi n'en conviendrois-je pas? toutes les femmes me démentiroient. Il n'y en a pas une qui, ſur ce point, ne ſoit de mon goût. Elles ſeroient toutes également pour toi des Miſs Green ſi tu voulois.

C'eſt à Paris que j'ai reçu ta lettre. J'en arrive. La divine Madame de Prépatour eſt toujours auſſi aimable qu'elle étoit quand tu l'as vue, auſſi conſtante, auſſi ſcrupuleuſement fidèle à ſon cher mari... On la cite comme un prodige... D'*honneur* je regrette de l'avoir quittée. Mais qui peut rendre raiſon des caprices du cœur? Le mien, quoiqu'épris de ſes charmes, eſt devenu la proie d'une jeune Angloiſe ſans expérience. C'eſt ainſi qu'il me les faut, & celle-ci ne m'a pas trompé: elle étoit dans un Couvent.

L'éclat des fleurs encore en bouton... Ah ! mon cher !... mais je n'y penſe pas. J'oublie que tu n'es, toi, que pour la roſe épanouie. J'admire notre bonheur. Nous ſommes amis, & nous n'avons point à craindre que la rivalité nous déſuniſſe. Une femme a ceſſé, depuis long-temps, d'être de mon goût, quand, à-peine, elle commence à être du tien... Mais ne t'apperçois-tu donc pas qu'il y a de l'excès dans ta délicateſſe ?.. Je ne ſuis pas ſi difficile. Jeuneſſe & beauté me ſuffiſent. Cedes-moi toujours la fleur de dix-ſept... & je t'abandonnerai tout l'empire raffiné du ſentiment.

La belle arène que tu t'es préparée ! Il me ſemble que je te vois occuppé à eſſayer toute la force de tes charmes deſtructeurs ſur les Dames ſauvages de l'Amérique... Tu fais la chaſſe à des femelles auſſi vo-

lages que les vents, & à travers des bois auſſi ſauvages qu'elles-mêmes. Les belles conquêtes que tu vas faire ! La fiére veuve de quelque fameux Chef Indien, n'eſt-elle pas déja tombée dans tes rets ? n'as-tu pas attrappé, à la courſe, quelque beauté potelée, de la Tribu des *Squaws* ? quelque Reine douairiere des *Ottawas* ou des Tuſcaroras ? Voilà des noms dont la douceur charme l'oreille.

Mais parlons plus ſérieuſement... Que dis-tu, que penſes-tu des Dames Sauvages ? C'eſt la pure nature, ſans doute. La réſerve affectée de nos Dames Européennes leur eſt probablement inconnue. Oh ! t'y voilà ; c'eſt ton élément : il te faut du naturel. Tu es bien à ton aiſe ; l'Amérique t'en fournira. Quelques petites attentions, & c'en eſt aſſez pour te captiver tout le beau ſexe

du pays. On dit que les Héros Sauvages ne font pas grand cas de ſes charmes ; ils ont tort aſſurément : mais c'eſt une raiſon de plus pour te conduire au ſuccès... N'oublie pas, je te prie, de me faire part de toutes tes victoires.

L'amitié exige ces confidences; & à la maniere dont tu parles de ſes plaiſirs, j'ai droit d'attendre tout de la tienne... Je ne te céde rien avec cela, ſur l'élévation des idées qu'on doit prendre de cette affection. Je ne ſuis, cependant, pas d'accord avec toi ſur les heureux effets qu'elle produit. L'amitié animer le monde moral! & depuis quand?.. Il me ſemble que tu aurois pû lui trouver un principe plus vivifiant.

O Vénus! ô mere de l'Amour! Mais l'amour, ſans ce qu'il a de phyſique, eſt peu de choſe, & ce phyſique t'effraie. C'eſt, peut-être, pour

cela que tu as imaginé de faire jouer ſon rôle à l'amitié... Je pourrois te dire mille choſes là-deſſus : mais je ſuis ce matin d'une pareſſe ſi exceſſive, que je n'écrirois pas une ligne de plus pour l'empire du monde. Obſerve pourtant, que l'aimable monde féminin n'y eſt pas compris... Il me feroit faire bien autre choſe... Adieu.

J. TEMPLE.

LETTRE IV.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

A Québec, le 1er. Juillet 1766.

JE ſouſcris, de bon cœur, au traité, mon cher John. Je t'abandonne, ſans regret, la troupe entiere des jeunes filles : elles n'ont d'autre paſſion que la vanité. Le premier homme qui leur dit qu'elles ſont jolies eſt ſûr de leur plaire & de leur inſpirer de l'amour. Je ne t'envie point ce butin... Il ne me faut qu'une femme : mais je veux qu'elle ait de l'ame ; je veux qu'elle ſoit ſenſible... En un mot, je ne veux point de toutes ces petites perſonnes vaines, & qui, dans les tranſports les plus animés de leur coquetterie, ne ſentent pas plus les impreſſions vives de l'amour, que

les poupées de cire qu'elles viennent de quitter.

Je m'en rapporte à notre célèbre Prior. Ce n'eſt pas une jeune étourdie qu'il donne pour favorite au ſage & voluptueux Salomon : c'eſt une beauté dans la fleur & dans la force de ſon âge.

Les jeunes filles de ſeize ou dix-ſept ans, n'ont pour tout avantage que de pouvoir ſe vanter d'avoir un peu plus de fraîcheur... Cela efface-t-il, dans l'eſprit d'un homme ſenſé, les caprices, les inconſéquences, le peu d'expérience, & tous les autres défauts qu'elles ont à cet âge ?

Elles en ont un, ſur-tout, qui me paroît fort eſſentiel & qui me choque. C'eſt qu'elles s'imaginent qu'on a des deſſeins ſur elles dès qu'on leur dit la moindre choſe, prudes ou coquettes, cela eſt égal ; elles n'en ſont pas moins déſagréables

bles à mes yeux. Les coquettes croyent mériter des hommages universels. Les prudes s'effarouchent même des politeſſes d'uſage qu'on doit à leur ſexe : ce ſont encore là les plus inſupportables. Hé, Mesdemoiſelles, ſoyez moins revèches, moins craintives. Votre vertu n'eſt pas ſi ſouvent en danger que vous vous le figurez. Vous pourriez être polies & honnêtes ſans courir le riſque que les hommes, qui vous voyent, vous excitaſſent à leur accorder ce qui ne ſeroit pas compatible avec votre honneur. Ils ne ſont pas tous auſſi effrayans que vos nourrices & vos grand'-meres vous les peignent. Il y en a, ſans doute, quelques-uns de dangereux. Mais en général ils ne ſont pas ſi terribles que vous le penſez. Ces hommes redoutables, qui tendent, ſans ceſſe, des piéges au beau ſexe, ſont preſ-

que auſſi fabuleux, ſelon moi, que les Géants des vieux Romans... Sçachez vous faire reſpecter, & vous n'aurez rien à craindre.

Mais ce n'eſt qu'après vingt ans que la raiſon commence à faire ſentir ces vérités aux Belles. Elles ſe trouvent alors au milieu de nous, ſans inquiétude, ſans crainte & ſans s'attendre à voir un amant dans chaque homme qui cauſe avec elles.

Nous ne ſommes pas exempts nous-mêmes de cette manie pendant notre jeuneſſe. J'ai vû beaucoup de jeunes gens qui pâliſſoient lorſqu'une femme aimable leur faiſoit politeſſe. C'eſt une ſottiſe des deux ſexes. Ils éloignent par-là le plaiſir qu'ils trouveroient dans leur ſociété réciproque & qui eſt la ſeule qui puiſſe les ſatisfaire : c'eſt, du moins, la ſeule qui ſoit de mon goût, ſans reſtriction.

Ne t'imagines cependant pas, mon cher John, parce que je n'aime pas les petites filles, que j'aime leurs grand'-meres... Il y a un âge mitoyen, un âge d'or ; mais tu n'en as aucune idée, & je ne veux pas te la donner ; tu deviendrois auſſitôt mon rival.

Les mœurs des Dames Indiennes ne te ſont pas plus connues. Ce n'eſt que dans le bourgeon que ces roſes ſauvages ſont acceſſibles. Libérales, juſqu'à la prodigalité, de tous leurs charmes avant le mariage, elles ſont la ſageſſe même après cette cérémonie. Elles ne ſont pas ſitôt ſous le joug de l'hymen, qu'elles perdent abſolument l'idée de plaire : leurs penſées ne tournent qu'aux ſoins du ménage, & ce n'eſt ſûrement pas aux ſoins les plus délicats de la vie domeſtique qu'elles ſe livrent. Auſſi actives que robuſtes, ce ſont

elles qui labourent la terre, y jettent les ſemences & moiſſonnent. Leurs fiers époux dédaignent ces occupations viles... La chaſſe eſt leur amuſement favori. Ils croyent voir l'image de la guerre dans cet exercice, & ils s'y abandonnent. Tous les autres leur paroiſſent au-deſſous de la dignité de l'homme.

Il ne faut pourtant pas croire que ces travaux divers de la vie des Sauvages ſoient continuels. Ils ne ſont, au contraire, que momentanés. On ne les fait que quand il y a néceſſité urgente. Hors cela, la vie qu'ils menent eſt plus oiſive qu'on ne peut le concevoir. Il y a des Epicuriens qui font conſiſter le bonheur dans l'indolence entiere du corps & dans une parfaite tranquilité d'eſprit : les Sauvages des deux ſexes ſont, en ce cas, les peuples les plus heureux de la terre. Libres de tous ſoins,

ils jouiſſent du moment préſent, oublient le paſſé & ne prennent pas la moindre inquiétude de l'avenir. Etendus, nonchalament, pendant l'été, ſur le verd gazon, ils chantent, ils rient, ils jouent & ils racontent à leurs enfans les faits de leurs anciens Héros pour tâcher de leur inſpirer la même ardeur guerriere; & l'hyver, enveloppés dans les fourrures que la nature prodigue leur fournit, ils danſent, font des feſtins & bravent les rigueurs d'une ſaiſon qui ſe fait redouter de nos Européens efféminés.

Le guerre eſt la grande affaire de leur vie, la premiere paſſion de leur âme, & leurs plaiſirs s'en reſſentent. Il n'y a perſonne qui n'ait entendu parler de leurs danſes militaires; leurs chanſons n'ont preſque jamais d'autre ſujet. Je n'en ai pû trouver qu'une ſur l'amour. C'eſt une eſpéce

de refrein qui m'a paru ſimple & expreſſif:

» Je vous aime :
» Je vous aime tendrement :
» Je vous aime tout du long du jour.

Apprends-la à nos ſots amoureux; ils auront, du moins, quelque choſe à dire à leurs Belles. J'ai demandé à un vieux Sauvage s'ils n'avoient pas des chanſons d'un autre genre : ils en ont auſſi ſur l'amitié. Je l'ai prié de m'en traduire une en François. Il m'a répondu d'un air fier qu'ils ne faiſoient point de traduction, &, que ſi l'on avoit envie d'entendre leurs chanſons, il falloit apprendre leur langue. Je ne ſçais ce que diroit le fameux Citoyen de Genêve, s'il étoit ici. Il ſeroit, ſans doute, fort étonné de l'harmonie de cette langue, ſur-tout, dans la bouche des femmes. Elle n'eſt, peut-être, pas

moins ſuſceptible que la Langue Italienne de s'accorder avec la Muſique... Ils en ſont ſi jaloux, ils ont en même temps conſervé leur eſprit dans une telle indépendance, qu'ils n'ont jamais voulu ſouffrir, en ſe ſoumettant à la Religion Romaine, que l'on fît le Service divin dans une autre langue que la leur. Les femmes, qui ont communément la voix belle, chantent au Chœur avec beaucoup de goût. Elles ſont, en même temps, ſi recueillies, qu'on pourroit, ſur ce point, les donner pour exemple aux Nations les plus civiliſées.

Elles ſont grandes, bien faites, elles ont de beaux yeux, & ſi ce n'étoit leur couleur & leur chevelure qui eſt rude, noire & mal-propre, il s'en faudroit beaucoup qu'elles ne fuſſent déſagréables : mais ce n'eſt qu'avant le mariage qu'elles ne

ſont pas ſans quelques attraits. La vie pénible qu'elles menent après ne tarde pas à les flétrir. Elles deviennent groſſieres, épaiſſes, hommaſſes & perdent, en moins de deux ans, le pouvoir &, même, le deſir de plaire. Les charmes de nos Belles ne ſont ſouvent pas plus durables. Mais le deſir?.... Il ne paſſe pas ſi vîte, & qu'y gagnent-elles?.. Les femmes Sauvages ſont plus heureuſes. Si elles perdent tout ce qu'elles ont de plus précieux, elles acquierent, en revanche, un nouvel empire en ſe mariant. On les conſulte ſur toutes les affaires de la Nation. Ce ſont elles qui en choiſiſſent le Chef quand la place eſt vacante: elles ſont les Arbitres ſouveraines de la paix ou de la guerre: elles décident du ſort des captifs qui tombent au pouvoir des vainqueurs. Un ſourire les adopte pour leurs

enfans... mais il arrive trop ſouvent qu'ils n'obtiennent qu'un coup d'œil féroce, & c'eſt le ſignal de la mort la plus cruelle.

Un Miſſionnaire Jéſuite m'a raconté, à ce ſujet, une hiſtoire qui fait horreur. Il demeuroit, pendant ſa Miſſion, chez une Indienne. Un jour qu'elle donnoit à manger à ſes enfans, ſon mari lui amena un priſonnier Anglois. Elle s'élança auſſitôt ſur ce malheureux, lui abbatti le bras d'un coup de hache & donna à boire à ſes enfans ſon ſang qui ruiſſeloit. Le Jéſuite lui reprocha ſa cruauté... Quoi! lui dit-elle, d'un ton farouche, « ne ſçavez-vous pas » que mes enfans doivent aller à la » guerre? Il faut bien que je leur » inſpire du courage, & c'eſt pour- » quoi je leur donne à boire du ſang » humain ».

Tu frémis... Cette anecdote eſt

affreuſe & te donne, ſans doute, du dégoût pour nos Dames Indiennes. Il eſt ſûr qu'elles n'excellent pas dans la douceur qui eſt ſi convenable à leur ſexe. Mais il y a des Dames ici qui ſemblent faites pour te plaire. Les Canadiennes ſeroient, à tes yeux, les plus aimables femmes du monde. Gaies, vives, coquettes, peut-être en aurois-je la même opinion ſi elles changeoient leur coquetterie en ſenſibilité : mais moins tendres que galantes, plus flattées de pouvoir inſpirer une paſſion que ſuſceptibles de la reſſentir, elles ſont comme leurs Compatriotes d'Europe : elles préférent les attentions extérieures d'une admiration feinte, aux ſentimens réels du cœur. Il n'y a peut-être point de femmes ſur la terre qui parlent plus d'amour que les Françoiſes, & qui en reſſentent moins. Les Angloiſes, au

contraire, s'affectent vivement; mais elles ſemblent rougir du ſentiment délicieux auquel elles doivent tout leur empire.

Je vais accompagner une des plus jolies Dames Françoiſes qu'il y ait ici, juſqu'au chemin de Sainte-Foy. C'eſt notre Hyde-parc, c'eſt le beau Boulevard de Paris. Il n'y a point de ſoirée qu'on n'y voye une cinquantaine de calèches remplies de femmes charmantes. L'heure du *rendez-vous* approche. Tu quitterois tout pour t'y trouver: moi je ne quitte que ma plume: elle n'eſt plus entre mes doigts que pour t'aſſurer des ſentimens que t'a voués ton ami

RIVERS.

LETTRE V.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

A Québec, le 4 Juillet 1766.

L'Inconſtance eſt-elle donc le partage de l'homme? Sçavez-vous, ma chere Lucie, que tous ces payſages qui m'environnent & que je trouvois ſi agréables, commencent à m'ennuyer? Ils m'ont fait goûter tout le plaiſir que des êtres inanimés peuvent inſpirer. Mais je ſens que ce plaiſir a beſoin d'être vivifié par quelqu'autre. Les ſcènes qui ſe déploient ſous mes yeux ſont admirables; mais on ſe laſſe de ce qui eſt pure ſcène. La plus riante perſpective perd ſes agrémens & devient inſipide quand les regards y ſont accoutumés. Les charmes de la

nature nous cauſent des tranſports de joie : nous nous imaginons qu'il en ſera toujours de même : cela eſt bien différent. Hélas ! nous ſoupirons après la ſociété & les plaiſirs vifs du cœur. Nous voudrions être au milieu des perſonnes qui nous ſont cheres, & nous entretenir avec elles... Il y a ici de fort belles femmes : il y a des hommes de mérite : mais nos affections ne dépendent pas de nous, & je ne me ſuis point encore apperçu que mon cœur penchât vers qui que ce ſoit : il eſt plongé dans un vuide qui me peſe, & je n'ai de reſſource pour le tirer de cette eſpéce de néant, que de me livrer avec ardeur aux affaires de mon établiſſement.

J'ai pourtant des avantages ici que beaucoup de mes compatriotes n'ont pas. Je les dois à ma facilité

de parler François. Remerciez-moi, Lucie, de l'application que j'ai donnée à l'étude de cette Langue. Vous êtes curieuſe & je ne pourrois vous ſatisfaire ſur une foule de choſes que vous voulez ſçavoir ſi je ne l'avois pas appriſe. Elle me protége par-tout, c'eſt une eſpéce de clef qui m'ouvre toutes les portes. Elle m'a introduit dans les Couvens & j'y vais fréquemment : ma modeſtie m'a gagné la confiance des Religieuſes. Je ſuis le favori de toutes les *anciennes*. Elles ſe ſont déclarées hautement ſur mon compte, & ce qu'elles diſent de moi, ſi j'avois de la vanité, me feroit croire que je ſuis le plus aimable homme de toute la Colonie. Il m'eſt permis de les voir quand je veux. Je le voudrois, peut-être, rarement ſi je ne voyois qu'elles mais on ne me fa-

voriſe pas à demi. Les jeunes Nones viennent également à la grille quand j'y ſuis, & il y en a qui ſont extrêmement jolies.

Mais vraiment j'y ſonge. A quel propos, je vous prie, m'avez-vous demandé des détails ſur les Couvens ? Eſt-ce que vous ſeriez, par hazard, tentée de vous y renfermer ? Vous Religieuſe ?.. Oh ! c'eſt pour le coup qu'il n'y auroit plus de ſûreté dans les Cloîtres. Il n'y a pas un homme qui ne forcât les grilles, qui n'eſcaladât les murs... Ma chere petite Lucie enlevée, deviendroit l'héroïne de quelque Roman ſingulier... Voyez donc ſi vous voulez vous faire une réputation.. Il ne tient qu'à vous... Je dirai un mot & je vous ferai ouvrir l'un ou l'autre de nos trois Couvens ; vous n'avez qu'à choiſir.

Il y a d'abord les Urſulines. C'eſt

l'Ordre le plus auſtère de l'Egliſe Romaine, après celui dont les règles ſont aſſez cruelles pour défendre à celles qui s'y engagent, la charmante douceur de parler.... mais on parle chez les Urſulines, & c'eſt un privilége que vous ne voudriez ſûrement pas abdiquer. Je ſuis étonné qu'il y ait dans le monde une ſeule Carmelite... La Maiſon de nos Urſulines eſt fort grande & fort belle. Il y regne cependant un air ſombre. C'eſt peut-être une idée qui naît de ce que les Religieuſes ſont habillées de noir & de la pâleur extrême que leurs jeûnes fréquens répandent ſur leurs viſages. Et que deviendroient les roſes qui animent le vôtre?.. L'Egliſe eſt magnifiquement ornée, auſſi claire, & auſſi gaie que le Couvent paroît triſte. Je vous dis, comme vous voyez, tous les *pour* & *contre*. La Supé-

rieure eſt Angloiſe. Les Sauvages la firent priſonniere dans ſon enfance. Un Officier François la retira de leurs mains, & la mit dans cette Maiſon. Quelle liberté il lui rendit! Je ne connois point de femme, cependant, qui, en apparence, ſoit plus contente de ſon ſort. Il eſt vrai qu'elle a plus de ſoixante ans... Les murmures de la nature ſont couverts de glace à cet âge... Elle eſt extrêmement aimable. L'air de bonté qui eſt répandu ſur ſa phyſionomie, captive d'abord tous ceux qui la voient, & ſa converſation eſt ſi agréable, qu'on ſe plaît à reſter avec elle... Mais je vois que cela ne vous ſéduit pas. Une converſation! le bel amuſement pour une jeune fille de vingt ans!

Les deux autres Couvens ſont des Maiſons de charité. L'Hôtel-Dieu eſt très-agréablement ſitué. On y a

une vue ſur les deux rivieres & ſur l'entrée du Port. La Maiſon eſt gaie, aërée, charmante. Une jolie femme doit être enchantée de s'y faire Religieuſe, à cauſe ſeulement de l'habit : quel air n'a-t-elle pas ſous un voile de gaze noire qui flotte ſur une robe blanche? Les règles ne ſont pas ſi auſtères que celles des Urſulines, & l'Ordre eſt bien plus utile. Les Religieuſes s'y dévouent toutes au ſoin des malades, & l'on diroit que le Ciel les en récompenſe. Elles ſont gaies, vives & jouiſſent d'une fraîcheur, d'une ſanté que les Urſulines n'ont pas.

L'Hôpital-Général eſt ſitué à un mile de la Ville, ſur les bords de la riviere Saint-Charles. C'eſt le plus agréable des trois Couvens. On y ſuit les mêmes règles qu'à l'Hôtel-Dieu : c'eſt auſſi le même habillement, mais diſtingué par la croix

que l'on a accordée aux Chanoineſſes en Europe. Saint Vallier, ſecond Evêque de Québec, procura cette diſtinction aux Religieuſes. L'intérieur de la Maiſon eſt magnifique : la propreté, l'élégance, l'ordre, la régularité regnent dans le dedans. Les Religieuſes ſont toutes d'extraction noble. Il ſemble auſſi, à les voir toutes, que leur règle exige pour point eſſentiel qu'elles ſoient belles : elles le ſont généralement. Elles ſont, avec cela, fort enjouées, elles ont l'air du monde. Leur converſation eſt aiſée, polie, animée. Vous oubliez la Religieuſe avec elles pour ne voir que la femme de diſtinction. En un mot, c'eſt aux Urſulines qu'on trouve les meilleures Religieuſes ; & à l'Hôpital-Général, les femmes les plus agréables. Le chagrin, cependant, perce à travers leur ſatisfaction apparente.

L'empreſſement qu'elles ont à vanter leur bonheur ſans qu'on leur demande ſi elles ſont heureuſes, prouve aſſez, ſelon moi, qu'elles ne le ſont pas.

Hé bien, ma chere Lucie, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe ? Parlerai-je ? ne parlerai-je pas ?... Oh ! je devine d'avance que votre curioſité s'en tiendra à ma deſcription... Vous ne voudrez pas faire d'épreuve par vous-même. Je vous en félicite aſſurément.

Il n'y a point d'homme, ſans doute, plus indulgent que moi ſur les travers des autres, & particuliérement ſur ceux dont une dévotion mal-entendue eſt la ſource. Je ſouffre volontiers que chacun faſſe à ſa mode des folies & des extravagances : mais je me ſens, malgré cela, animé du zèle le plus vif contre des Inſtitutions qui ſont ſi contraires au bien

public & ſi fatales au bonheur des particuliers ; qui entraînent le ſacrifice de la beauté & de l'innocence pour les plonger dans l'eſclavage, dans les regrets, dans des malheurs auſſi durables que la vie, & dans une priſon plus fâcheuſe, plus accablante que celles où la juſte ſévérité des Loix renferme les plus grands coupables.

On ne pourroit jamais croire, ſi l'expérience ne le prouvoit pas, qu'il y ait des êtres raiſonnables qui, en ſe condamnant eux-mêmes à des tourmens volontaires, s'imaginent ſervir le Dieu de miſéricorde : qui croyent lui plaire en ſe privant de l'état de ſociété où il les a mis, & pour lequel il les a formés : qui penſent mériter ſes faveurs en renonçant aux plus douces affections du cœur humain, & aux tendres noms d'amis, d'épouſe, de mere :

qui ſe croiroient indignes de ſa grace, s'ils ne détruiſoient pas, autant qu'ils le peuvent, les grandes vues de la création, s'ils ne ſe refuſoient pas aux amuſemens les plus innocens : enfin, s'ils n'abdiquoient pas tous les dons de cette Puiſſance bienfaiſante qui nous a créés pour nous rendre heureux. La ſanté, la beauté, la ſenſibilité, la gaieté, le calme & la tranquilité de l'eſprit, ſont ſes préſens les plus précieux, & on croit lui faire un ſacrifice agréable en mépriſant tant de bienfaits ! C'eſt, ſelon moi, le comble de l'outrage.

Je ne ſuis point encore revenu du trouble dans lequel m'a jetté, ces jours ci, le ſpectacle d'unefille charmante qui a fait ſes derniers vœux aux Urſulines. Toute ſa phyſionomie annonçoit une âme deſtinée aux ſentimens les plus délicats de

l'amour, & aux liens les plus doux de l'amitié : mais conduite par un enthouſiaſme paſſager, ou, peut-être, par une vanité enfantine, artificieuſement excitée, au pied d'un Autel qu'elle arroſera bientôt des pleurs amers du repentir & du remords, elle prononça ſon dévouement au malheur.

La cérémonie, réglée pour frapper l'imagination de la jeuneſſe imprudente, étoit ſolemnelle & touchante. La marche proceſſionnelle & ſaintement recueillie des Religieuſes, la douceur & l'harmonie de leurs voix, la dévotion profonde avec laquelle l'aimable Enthouſiaſte reçut le voile & fit le vœu cruel qui la ſéparoit du monde pour toujours, ſouleverent mon cœur en dépit de ma raiſon, & je me ſentis touché juſqu'aux larmes.

Je ne ſçais pas, cependant, ce

qui m'affecta le plus ſenſiblement. Mais l'aimable victime, elle ſeule, ne pouvoit manquer d'exciter des ſenſations douloureuſes. Je n'ai jamais vû d'objet plus intéreſſant. L'élégance de ſa taille, ſa beauté touchante, ſon air, ſes mouvemens pleins de grace, tout en elle étoit enchanteur. Le plaiſir brilloit ſur ſes joues embrâſées. Le feu de l'enthouſiaſme étincelloit dans ſes yeux : la joie ne s'étoit jamais peinte auſſi vivement ſur la phyſionomie de l'épouſe la plus heureuſe : ſes mouvemens étoient ſi légers qu'elle ne ſembloit pas toucher à terre : on auroit dit que toute ſa perſonne avoit quelque choſe de plus qu'humain.

O ſuperſtition, quel eſt ton empire !* Tu n'as, certainement, point

* Le Lecteur ſe ſouviendra que c'eſt un Anglois qui parle.

de

de plus cruel ennemi que moi... J'avoue, pourtant, ma chere Lucie, qu'elle eſt moins contraire à la véritable vertu dans votre aimable ſexe que dans le nôtre, & qu'on peut s'y livrer avec moins de danger. Elle eſt ſombre & féroce chez les hommes : elle aiguiſe le poignard, elle allume le feu pour brûler la victime... Elle ne ſe porte pas à ces horreurs chez les femmes. Douce, modérée, bienfaiſante même, elle les excite à faire des actes d'amitié & d'humanité.., Mais ne leur fait-elle pas toujours faire un crime en ſubſtituant uniquement l'amour de Dieu aux devoirs ſacrés que la ſociété exige d'elles ?

On plaint & on admire en même temps Madame de la Pelleterie qui fonda le Couvent des Urſulines, & à laquelle la Colonie eſt, en quelque façon, redevable de ſon exiſ-

tence. Jeune, riche, aimable, veuve dans la fleur de ſon âge, libre de ſes actions, le monde lui rioit. Elle l'abandonna, cependant, avec tous ſes plaiſirs pour ſe dévouer aux auſtérités de la vie religieuſe. Elle penſoit que c'étoit le plus ſûr moyen de gagner le Ciel & d'obtenir une félicité éternelle. Tranſportée de ce délire, elle brava les périls de la mer & les dangers qu'elle devoit courir au milieu d'un peuple ſauvage. Elle prit terre ſur un rivage inconnu. Dépourvue de tout ſecours, elle ſoutint, avec courage, les extrémités du froid & du chaud, de la ſoif & de la faim, & ſe crut récompenſée par des ſervices que ſon imagination lui repréſentoit comme des choſes agréables à la Divinité. Il n'y a, ſans doute, que la bigotterie qui puiſſe refuſer des louanges à une action ſemblable.

Quel dommage que la raiſon n'en puiſſe pas également juſtifier le motif ! Les perſonnes qui ont de la candeur ſouhaiteroient que celles que le Ciel a douées d'une vertu ſi héroïque dirigeaſſent mieux leurs vues, & qu'elles n'euſſent d'objet que de faire leur bonheur & celui des autres.

Mais ne vous appercevez-vous pas, chere Lucie, que voilà une lettre bien longue & bien chargée de réflexions ?.. J'en compte les pages... Comment ai-je pû écrire tout cela de ſuite ? Une autre ne me pardonneroit pas d'avoir riſqué de l'ennuyer : mais ma Lucie eſt indulgente : elle n'en aimera que mieux ſon frere

RIVERS.

LETTRE VI.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

A Montréal, ce 9 Juillet 1766.

J'Arrivai hier ici, chere Lucie. Félicitez-moi. Mon cœur s'eſt ſauvé d'un feu mieux attiſé que ceux qu'ont éprouvé tous les Chevaliers errans du monde. Je n'ai trouvé, à chaque pas, ſur toute ma route, que des filles charmantes, vives, pleines d'eſprit, coquettes, enjouées, habillées comme les Bergeres des Romans, & qui n'ont pas la plus légere teinte de cette mauvaiſe honte qu'on remarque dans nos Villageoiſes les mieux élevées.

Les Payſans ſont ignorans, pareſſeux, mal-propres, ſtupides au-

delà de tout ce qu'on en peut dire : mais bons, affables, civils : ils ſe font un plaiſir de l'hoſpitalité, & de la rendre agréable à leurs Hôtes. C'eſt ce qui les engage à laiſſer à leurs femmes & à leurs filles le ſoin de faire les honneurs de la maiſon, & elles s'en acquittent avec une attention qui doit plaire à tout voyageur qui a l'âme bien placée. Ils ont l'air d'être pauvres : mais on m'a aſſuré que cette pauvreté n'eſt pas réelle. Ils m'ont plu infiniment. J'ai mangé de ce qu'ils avoient avec autant d'appétit que ſi l'on m'eût donné des ortolans dans un Palais doré. Leur converſation eſt gaie & amuſante. Mais toutes les petites connoiſſances, répandues dans le Canada, ſont le partage des femmes. La plûpart des Seigneurs même ſont comme étoient les Grands en Europe juſqu'au quinzieme ſiécle :

ils ne ſçavent pas ſigner leur nom.

Le chemin de Québec à Montréal eſt une rue preſque continuelle. Les villages, qui s'étendent le long des bords du fleuve Saint-Laurent, ſont ſi nombreux & ſi près les uns des autres, qu'ils laiſſent très-peu d'eſpaces ſans maiſons en vue. La file n'eſt interrompue que par des rivieres, quelques bois & des montagnes qui rendent la ſcène plus agréable en y jettant de la variété. Je ne me ſouviens pas d'avoir fait un plus charmant voyage, ſi ce n'eſt, peut-être, le long de la Loire, depuis Orléans juſqu'à Saumur. Les riantes perſpectives du jour animoient les converſations de la ſoirée, & j'ai regretté de me trouver ſitôt à Montréal.

L'Iſle de Montréal, où eſt la Ville qui porte le même nom, eſt un canton de terre admirablement bien

cultivé. Il eſt moins ſauvage, moins magnifique que les environs de Québec : mais il eſt plus riant & plus gai. Les Dames, qui ſemblent faire du plaiſir leur unique affaire, m'ont paru belles. Je les ai preſque toutes vûes ce matin ſe promener autour de la Ville, dans des calèches, avec des Officiers Anglois. Elles ont un air de vivacité qui charme. Oh ! je veux faire connoiſſance avec toute leur aimable troupe. Mon ſéjour ici ne doit pas être long ; mais ce n'eſt pas une raiſon pour qu'il ſoit triſte. On m'a dit qu'elles aimoient de petits bals à la campagne. Je leur en donnerai un auſſi-tôt que je leur aurai fait mes viſites de cérémonie.

A ſix heures du ſoir.

Je viens de dîner avec des Officiers : on tient table ici long-temps... Ils m'ont appris que j'avois deux vi-

ſites à rendre, auxquelles je ne m'attendois pas. C'eſt à deux Dames Angloiſes, qui demeurent à quelques miles de la Ville. L'une eſt la femme du Major du Régiment, & l'autre eſt ſur le point de ſe marier à un des Capitaines qui ſe nomme le Chevalier Clayton. C'eſt, dit-on, un fort bel homme. La mort d'un parent éloigné vient de lui faire paſſer de grandes richeſſes & un titre de Baronnet. Il eſt actuellement à la nouvelle Yorck, & l'on n'attend que ſon retour pour faire le mariage... Il ne s'en fait point ici qu'il n'y ait, en même temps, une fête générale; & ſi je reſte, me voilà enveloppé pour quinze jours dans les bals & les feſtins.

A huit heures.

J'ai rendu quelques viſites. Je ne peux pas dire que j'ai vû des beau-

tés : mais j'ai vû des femmes tout-à-fait aimables, dont les manieres ſont aiſées, l'accueil obligeant. Leur vivacité releve infiniment leurs charmes : elles ont beaucoup de penchant pour les Officiers Anglois... Les François du Canada ne ſont pas ce que ſont les François d'Europe... Ils ne ſe captivent pas comme eux le cœur des Dames : ils n'ont guère de part ici à leurs faveurs.

Jeudi matin.

Je pars avec un ami pour aller chez le Major Melmoth & rendre ma viſite aux deux Dames Angloiſes. Je n'y vais qu'avec une ſorte de répugnance. Je ne me ſoucie point des Demoiſelles qui vont ſe marier : elles ſont ſi entichées de l'heureux mortel qui les a ſubjuguées, qu'elles ſe croyent diſpenſées des politeſſes les plus ordinaires envers les autres.

Tous les égards, toutes les attentions ſont pour lui, & la petite vanité d'avoir été préférée à cent autres belles, acheve de les rendre inſupportables. On dit, cependant, que ces deux Dames ſont aimables.

14 Juillet à 8 heures du ſoir.

Ah! Lucie, quelle injuſtice! C'eſt un Ange. Heureuſement qu'elle eſt engagée! ſans cela rien ne pourroit raſſurer mon cœur. Qui auroit pû croire que c'eſt dans les forêts du Canada que j'aurois trouvé la beauté, la délicateſſe, la ſenſibilité & tous les charmes réunis du beau ſexe?

Vous m'avez dit bien des fois que je ſuis enthouſiaſte dans mes éloges. Mais je ne le ſuis point cette fois ci: elle eſt réellement charmante. Je veux m'unir avec elle par les plus doux liens de l'amitié. Elle doit re-

tourner en Angleterre auſſi-tôt ſon mariage, & je l'ai prévenue des liaiſons amicales que je veux que vous faſſiez enſemble : vous êtes formées l'une & l'autre pour vous entr'aimer.

Le Major nous a retenus une ſemaine à ſa campagne dans un cercle continuel d'amuſemens champêtres ; mais ſans pêcher, ſans chaſſer. Les Dames pouvoient prendre part à tous ces plaiſirs. C'étoient de petits bals ruſtiques & des parties de promenade dans le voiſinage, d'autant plus agréables que nous y rencontrions preſque toujours les plus jolies femmes de la Ville.... Madame Melmoth eſt une brune piquante fort aimable... Mais Emilie Montague ! je ne veux vous en rien dire... Vous ne manqueriez pas, ſi je vous faiſois ſon portrait, de ſoupçonner que j'en ſuis amoureux, & je

ne le ſuis pas. Il ſuffit qu'elle en aime & qu'elle en épouſe un autre pour que je ne voye ſes charmes qu'avec cette eſpéce de plaiſir que je conſidére les vôtres, & qui, quoique extrêmement vif, eſt, cependant, ſans le moindre mêlange de deſir.

Je vous ai dit qu'elle étoit charmante. Il y a ici des hommes qui ne la trouvent pas telle : mais elle eſt pour moi la beauté la plus parfaite. Mes idées de beauté ne ſont, peut-être, pas ordinaires. Je n'ai que peu de goût pour une femme dont tout le monde dit froidement : ah ! qu'elle eſt belle ! J'adore la beauté ; mais ce n'eſt pas uniquement à la régularité des traits, à la fraîcheur & à la vivacité du tein que je l'accorde. C'eſt la vie, c'eſt l'eſprit, c'eſt l'animation, c'eſt... enfin, c'eſt Emilie Montague qui, ſans être

une beauté réguliére, charme tous les cœurs ſenſibles. Toutes les autres femmes, quoique aimables, ne paroiſſent auprès d'elle que des ſtatues de marbre. Blonde, pâle, mais d'une pâleur fine, délicate & qui ne vient point d'un dérangement de ſanté, de beaux cheveux, des yeux noirs, grands, languiſſans... Ah! elle paroît faite pour ſentir juſqu'à l'excès la douce paſſion qu'elle inſpire... Sa taille eſt ſvelte, élégante. Son air de douceur, de langueur, ſaiſit d'abord l'âme. Ses yeux, les plus intelligens que j'aie jamais vûs, vous tiennent enchaîné par leur ſenſibilité enchantereſſe.

Les charmes de ſa converſation ſont inexprimables : mais ce qui me flatte le plus, ce ſont ſes manieres attentives, ſa politeſſe. Il eſt rare d'en voir chez une perſonne épriſe d'amour. Le deſir extrême qu'elle a

de plaire à l'homme qu'elle aime ; détourne communément les égards qu'elle doit aux autres. Elle doit cette honnêteté à ſon bon jugement & à la douceur naturelle de ſon âme qui lui donne la plus forte envie de plaire. J'ai moi-même une envie qui eſt bien digne de ma philoſophie ſur ces ſortes de matieres, & de l'étude que je m'applique à faire du cœur humain. Je voudrois la voir auprès de ſon amant. Je voudrois obſerver la progreſſion de ſes charmes en ſa préſence. L'amour embellit la figure la plus indifférente : la ſienne auroit un feu, une vivacité ! ... Quels yeux, s'ils étoient animés par l'objet de ſa tendreſſe !

L'âme, en aimant, acquiert de nouvelles forces, de nouvelles beautés. Une femme d'honneur n'eſt jamais ſi agréable, elle n'eſt jamais ſi vertueuſe que quand elle devient

ſenſible au mérite d'un homme qui eſt digne de ſon affection. Vous avez beau vous imaginer que vous êtes belle, je ne vous croirai point que vous ne me diſiez en même temps que vous aimez. Vous ſerez étonnée de vous-même.

Mais vous ai-je dit qu'Emilie avoit la plus belle main, & le plus beau bras du monde ? ... C'eſt beaucoup ; du moins, ſi l'on peut y comparer les vôtres. Son ton de voix eſt d'une douceur ſi mélodieuſe... La plus aimable des femmes ne pourroit faire d'impreſſion ſur mon cœur ſans cette perfection... Il me ſemble que vous vous reſſemblez beaucoup toutes deux. Vous m'avez dit cent fois que j'aurois été votre amant ſi je n'étois pas votre frere... Cette reſſemblance prouve que vous aviez raiſon. Vous êtes auſſi belle que peut l'être une femme dont la ſen-

ſibilité n'eſt pas encore en mouvement.

Je donne bal demain : Madame Melmoth en fera les honneurs ; mais elle eſt groſſe & elle ne pourra danſer. Cette circonſtance a fait naître une diſpute qui ne flatte pas peu ma vanité. Les Dames s'intriguent pour danſer avec moi. Et je retournerois en Angleterre ! J'irois me confondre dans une foule où l'on ne me regarderoit pas, tandis que les Belles affichent pour moi la rivalité en Canada ! Cet échange eſt trop agréable... Cependant, ce point important n'eſt pas encore réglé : il eſt difficile d'ajuſter ici l'étiquette. Cette affaire, heureuſement, ne me regarde pas. Ma main eſt deſtinée à la plus haute généalogie, & il y a ici des gens qui ſe prétendent préadamites ſur ce point : nous nous pi-

quons beaucoup de l'antiquité de notre nobleſſe à Montréal.

A 4 heures.

La diſpute a été vive : mais cela eſt fini : il n'y aura point de duel. Les deux Dames qui s'étoient le plus échauffées, ont cédé le point d'honneur à Emilie ; mais c'eſt à condition qu'elles ne pourront danſer ni l'une ni l'autre avec moi : la querelle recommenceroit avec plus de feu ; mais vous penſez bien que j'obſerverai volontiers les articles du traité.

Samedi matin.

La nuit la plus agréable vient de ſe paſſer : nous nous ſommes beaucoup amuſés. Les Dames étoient bien parées, de bonne humeur avec elles-mêmes & avec les autres. Emilie avoit l'air de Vénus entourée de ſeize Graces, c'étoit le nombre des Da-

mes. Rien n'eſt plus favorable à la beauté qu'un bal. Un état de repos n'a point de graces. La nature en mouvement eſt plus riante. Les arbres agités par le vent, un vaiſſeau ſous voile, un cheval abandonné & qui court, une belle femme qui danſe, ſont des objets raviſſans. Il n'y a, peut-être, pas d'homme dans le monde qui ait plus d'averſion que moi pour une vie tranquile & ſans mouvement.

Je retournerai demain pour un mois chez Melmoth. Ne craignez rien, Lucie. Je vois toutes ſes perfections; mais je ne les vois qu'avec les yeux de l'admiration. Une femme engagée perd, comme femme, tous ſes attraits avec moi. Il n'y a point d'amour ſans un rayon d'eſpoir. Ma ſeule ambition eſt d'être ſon ami... Je voudrois être le con-

fident de ſes paſſions. . . Avec quelle ardeur un cœur comme le ſien ne doit-il pas aimer !

Adieu, ma chere Lucie.

RIVERS.

LETTRE VII.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

A Montréal, le 15 Août 1766.

PAr le ciel, Lucie, c'en eſt trop. Je ne puis réſiſter à tant d'atteintes. Qu'ai-je fait auſſi ? Devois-je reſter ſi long-temps chez Melmoth ? Il eſt impoſſible de ſe garantir des charmes de cette ſéductrice. Une femme auſſi aimable ne pourroit-elle donc pas ſe paſſer d'eſprit & de jugement ? Je conſentirois encore qu'elle eût ces belles qualités, ſi elle ne mettoit pas, en même temps, dans toutes ſes manieres, une douceur qui ſe gliſſe & s'inſinue imperceptiblement dans l'âme, & qui embelliroit la laideur même... Mais je ne lui par-

donne pas d'avoir cet avantage. Je voudrois, au moins, qu'elle fût vaine. Il ſemble, au contraire, qu'elle n'a pas la moindre connoiſſance de ſes perfections. En vérité, cela n'eſt pas tolérable. Je le lui diſois hier au ſoir, & elle me fit un ſourire ſi fin, ſi malicieux !... Je crois que ce petit tyran a fait le projet de m'ajouter au nombre de ſes eſclaves... Mais elle ſe trompe... Je ne groſſirai point la liſte des malheureux qu'elle enchaîne. Si j'aime une femme, il faut qu'elle ſoit ſi éloignée de donner la préférence à un autre, qu'elle n'ait d'âme que pour moi. Je n'entends point raiſon ſur ce point... Ainſi, ma belle Emilie; vous pouvez penſer & imaginer tout ce que vous voudrez... Je vous défie, vous & tous vos attraits... Cependant, ma chere Lucie, je ſens qu'il faut que je m'échappe. La fuite ne convient

pas trop à un Militaire : mais il y a des cas où c'eſt, pourtant, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, & je ne ſerai pas ici dans une heure. Je vais retourner à Québec.

Je me propoſe de reſter, au moins, dix jours en route. Je veux voir tous les Curés des Villages où je paſſerai pour tâcher de recueillir des connoiſſances locales, qui puiſſent m'être utiles dans mon projet d'établiſſement. L'oiſiveté eſt la ſource de tous les maux & elle nourrit l'amour : je veux m'occuper. Rien ne convient mieux à mon tempérament & à ma façon de penſer que ce deſſein. Le plaiſir de cultiver ici la terre eſt au-deſſus de cet emploi en Angleterre. L'Amérique eſt dans ſon enfance à cet égard, & l'Europe dans ſa décrépitude. J'ai déja quelques connoiſſances de l'Agriculture. Je ſçais mes Géorgiques par cœur,

& avec un peu de ſecours je me tirerai d'affaire. Je veux, en très-peu de temps, devenir un des premiers Laboureurs de la Colonie.

Attendez-vous, ma chere Lucie, à voir mon nom à chaque page du *Muſeum Ruſticum*. Je compte faire en Agriculture les découvertes les plus ſurprenantes. La force de mon génie m'a déja fait remarquer ici deux choſes qui ne ſont pas communes ailleurs. La campagne eſt riche, la ville pauvre : c'eſt tout le contraire ſur votre continent. Les montagnes y ſont ſtériles, les vallées fertiles ; ici, c'eſt l'oppoſé. Jugez par-là des heureuſes diſpoſitions que j'ai pour devenir utile à la ſociété. Je me ſuis toujours ſenti un penchant décidé pour l'étude de la Philoſophie naturelle.

Dites, je vous prie, à ma mere toute l'ardeur avec laquelle je vais

me livrer à mon projet. Elle ne pourra, alors, qu'approuver mon voyage. Aſſurez-la de mes plus tendres reſpects... On m'avertit que ma chaiſe eſt à la porte; je pars. Adieu.

RIVERS.

A propos, on attend l'Amant à chaque inſtant. Il me ſemble que je n'aurois pas été fort content de le voir arriver. Un tiers, fait toujours une triſte figure dans ces ſortes d'occaſions. Jugez du plaiſir que j'y aurois eu, moi, qui aime à faire une des figures principales par-tout où je me trouve. Je m'enfuis toujours quand je ſoupçonne qu'on ne me placera que dans le fond du tableau.

LETTRE VIII.

LETTRE VIII.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

JE ſuis vain de toutes les nouvelles connoiſſances que j'ai acquiſes en venant de Montréal ici. Cette Colonie eſt une mine abondante qui n'eſt pas encore ouverte. Ce n'eſt pas une mine d'or, mais elle eſt plus précieuſe. C'eſt le ſol le plus riche pour y cultiver le bled & y élever du bétail. Il n'y manque que de l'encouragement & de la culture. Les Canadiens ſe trouvent à leur aiſe preſque ſans travail. La nature eſt ici une mere libérale, qui prodigue ſes dons ſans, pour ainſi dire, en être ſollicitée. La bigotterie, la ſuperſtition, la ſtupidité & la pareſſe

réunies, n'ont pas eû aſſez de force pour plonger les habitans dans la miſére. Je me réjouis de ce que mon domaine & mon travail me promettent tant d'aiſance.

Les Curés m'ont reçu avec la plus grande honnêteté, quoiqu'ils n'ayent que de miſérables Cures. Le Clergé Paroiſſial eſt utile par tout & devroit être dans une plus grande aiſance. Mais je n'aime pas les Moines; ce ſont autant de bourdons dans la ruche politique, qui ſemblent ne s'étudier qu'à ſe rendre le plus inutiles qu'il leur eſt poſſible dans le monde.

J'ai fait, par-tout où j'ai paſſé, une viſite à la Dame du village. Pour les Seigneurs, ſi j'en excepte deux ou trois, il n'y en auroit pas un ſeul qui méritât qu'on l'allât voir s'il n'étoit pas marié.

Les femmes me plaiſent de plus

on plus... C'eſt dommage que je n'aye pas l'humeur tournée à la galanterie ; j'imiterois aſſez bien le ton qu'on lui donne en France, & je ſerois préféré ici aux hommes les plus à la mode.

Hélas! je ne voudrois l'être que d'Emilie. Que j'envie le Chevalier Clayton! Quel bonheur le Ciel lui prépare! mais aura-t-il aſſez d'âme pour le goûter ?

Je veux faire des efforts pour ne plus ſonger à elle. En vérité, il étoit temps que je la quittaſſe. Combien il m'en a coûté pour m'en éloigner!.. Et quelles peines plutôt ont ſuivi ma ſéparation! Sçavez-vous bien, chere Lucie, que je n'ai preſque pas fermé l'œil depuis ce moment? Rien n'eſt ſi déraiſonnable, ſans doute ; mais j'ai beau faire, je n'y peux trouver de remede.

Je viens d'apprendre que votre

amie Miſs-Bell Fermor eſt avec ſon pere qui a paſſé ici pour joindre ſon Régiment. Ils ſont à Sillery, & je vais dans l'inſtant les aller voir... On m'a dit que beaucoup d'autres Dames Angloiſes étoient auſſi arrivées pendant mon abſence.. Je n'aurai pas le temps de leur rendre viſite. J'ai encore beaucoup de lettres à écrire ce ſoir, & je pars demain avec quelqu'un pour aller dans un village Indien, où je paſſerai, peut-être, quinze jours. Adieu, chere Lucie. Je vous aurois encore dit quelque choſe : mais je ſuis interrompu. Recevez, cependant, de nouvelles aſſurances de la tendre amitié de votre Frere

RIVERS.

LETTRE IX.

Le Colonel Rivers, à Madame Melmoth.

A Québec, le 24 Août 1766.

ON ne peut pas toujours, ma très-belle Dame, exprimer ce qu'on penſe. Je ſens tout le prix de l'apoſtille que vous avez ajoutée à la lettre du Major : mais je manque de termes pour vous le faire connoître... Ce n'eſt point à lui que j'écris ; & j'eſpere qu'il ne s'en fâchera pas. En tout cas, je vous prie de lui dire, que cela ne m'affecteroit pas beaucoup. J'ai bien plus d'envie de vous plaire qu'à lui : il en peut aiſément deviner les raiſons ſans que je les diſe.

Je croyois que vous aviez plus de

pénétration que vous n'en faites paroître. Vous me ſuppoſez indifférent. Il s'en faut beaucoup que je ne le ſois. La ſenſibilité, au contraire, eſt mon grand défaut. J'avoue qu'il n'eſt pas aiſé de l'exciter : ce privilége ſûrement n'eſt pas l'appanage de vos petites beautés *de tous les jours*. Mais cela n'empêche pas que je n'aye un cœur admirablement bien diſpoſé pour aimer... Il eſt difficile de me plaire... Mais je ne ſuis *pas cruel*, je ne ſuis que délicat. Il ne tiendroit qu'à vous ou à votre belle amie de ſçavoir que je ſçais aimer. Donnez-moi l'une ou l'autre le moindre eſpoir que je ne porterois pas vos chaînes inutilement, & vous verriez que j'aime comme un ange quand je m'y mets. Mais vous êtes mariée, & vous aimez votre mari. Cette circonſtance eſt terrible : il n'y a rien à gagner avec des

femmes qui ont pris ce travers. L'aimable Emilie, avec ſes tendres engagemens, ne ſeroit pas plus favorable aux eſpérances d'un amant. Au moins plaignez-moi toutes deux: vous le devez, puiſque vous êtes les ſeules perſonnes, depuis que je ſuis en Canada, qui m'ayiez fait ſentir que j'ai un cœur. Il ne faut pas le dire au Major: mais je vous avoue que ſi j'étois le Souverain de Conſtantinople, j'enverrois une flotte ici pour vous enlever. Les plus belles Circaſſiennes ſeroient vos eſclaves.

J'admire, cependant, une vertu que vous avez l'une & l'autre en partage... C'eſt cette attention compatiſſante que vous avez pour les hommes que vous admettez dans votre ſociété, & qui vous engage à ne vous laiſſer voir qu'en compagnie l'une de l'autre. Quel eſt le Héros, ſi vous paroiſſiez ſéparées, qui pour-

roit réſiſter à celle qui ſeroit ſeule ?

Les Dames Françoiſes de Montréal ne prennent pas la même précaution, & n'ont, cependant, pas le même empire. Il faut avouer, pourtant, qu'elles ſont aimables. Madame L.. ſur-tout m'a paru belle, quoique je ne l'aie vûe que dans un moment où elle étoit placée entre vous & Miſs Emilie : quelle épreuve pour la beauté !

Le Chevalier eſt donc arrivé !... Aſſurez, je vous prie, votre charmante compagne de l'intérêt que je prends à ſon bonheur. Elle eſt l'ouvrage le plus parfait de la Divinité ; plaiſe au Ciel qu'elle puiſſe être ſon ouvrage le plus heureux ! Je ſens à cet égard beaucoup plus que je ne puis dire. Il me ſemble qu'un cœur comme le ſien ne doit trouver dans le mariage que le bonheur le plus parfait, ou le comble du malheur :

mon amitié pour elle me fait trembler, malgré l'idée favorable qu'on m'a donnée du caractère du Chevalier. Il faudroit... Mais qu'allois-je dire?... J'aime mieux finir que de vous faire part de cette idée...

Rivers.

LETTRE X.

Miſs-Bell Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

A Sillery, le 24 Août 1766.

VOilà près d'un mois, chere amie, que nous ſommes arrivés. Nous n'avons point encore vû votre frere qui, depuis quelque temps, eſt à Montréal : mais on nous a dit qu'il revenoit aujourd'hui. Vous ſçavez combien je comptois ſur lui pour paſſer agréablement mon temps. Il s'en faut beaucoup, cependant, que je me ſois ennuyée. Je ne ſçais ce qu'il en ſera de l'hyver : mais ce pays eſt enchanté pendant l'été. Frappant, pittoreſque, romaneſque; la nature règne ici dans ſa variété la plus riante & ornée de mille agré-

mens ſauvages, qui ſurpaſſent les beautés cultivées de l'Europe. Le pays, qui entoure la Ville, eſt délicieux. Ses perſpectives étendues ſont diverſifiées par des rivieres, des forêts, des caſcades, & entremêlées de Fermes, de Hameaux, de Villages, & bornées à l'horiſon par des montagnes lointaines, qui ſemblent eſcalader les cieux.

Il fait beaucoup plus chaud ici qu'en Angleterre : mais les vents frais, qui s'élévent toujours vers midi, rendent la chaleur plus ſupportable. Les ſoirées ſont charmantes. Nous avons beaucoup de tonnerre; & il eſt plus magnifique, plus terrible qu'en Europe. Je n'ai jamais vû d'auſſi beaux éclairs. Vous connoiſſez mon goût pour ce météore. J'en vis hier un que j'aurois voulu prendre avec la main. Il étoit d'un pourpre clair pâle, qui reſſembloit

aux couleurs les plus gaies du matin. Je ne ſçais pourquoi nos Philoſophes n'ont pas tenté d'en renfermer quelques-uns de cette eſpéce dans des vaſes. Il me ſemble qu'il y auroit beaucoup de plaiſir à les laiſſer échapper de temps en temps.

La verdure eſt auſſi belle que la nôtre pendant le jour : mais elle eſt mille fois plus agréable le ſoir. Les vers luiſans font étinceller des milliers de petites étoiles, ſur les arbres & ſur le gaſon. Ces petits phoſphores ambulans viennent juſques dans nos cheveux placer des brillans.

Je ne peux vous exprimer mon étonnement à la vue des caſcades de la Chaudiere & de Montmorency, qui ſont près de Québec. La premiere de ces deux magnifiques cataractes coule par-deſſus des rochers eſcarpés, & forme une ſcène biſarre, irréguliere, ſurprenante,

L'autre, moins extraordinaire, moins irréguliere, eſt plus majeſtueuſe : elle tombe d'une hauteur immenſe dans le fleuve Saint-Laurent, le long d'une montagne tout-à-fait romaneſque, vis-à-vis le plus bel endroit de l'Iſle d'Orléans ; cela forme le plus agréable contraſte avec les beautés cultivées de ce lieu charmant. Que l'on me montre à-préſent des chûtes d'eau dans des décorations d'Opéra ; on y ſera bien reçu. J'enverrai le Décorateur & le Peintre ſe noyer dans la caſcade de Montmorency.

C'eſt une riviere du même nom qui lui fournit les eaux qu'elle précipite. De tous les objets inanimés, cette riviere eſt, peut-être, la plus agréable qu'il y ait au monde : mais n'ai-je pas tort en diſant qu'elle eſt inanimée ? C'eſt comme ſi je diſois que les vertus des Héros qui ont

porté & qui portent encore le nom de Montmorency ſont froides & ſtériles. Elle ſemble reſpirer. Je ne ſuis plus étonnée de l'enthouſiaſme des Grecs & des Romains. Leur mythologie prit ſa ſource dans des objets ſemblables. Ils en firent des Divinités...

La riviere de Montmorency eſt ſûrement peuplée de Nayades.

Figurez-vous un rocher énorme & prodigieux que la nature a coupé en deux pour laiſſer paſſer un courant d'eau étroit, mais profond, & qui offre de chaque côté l'aſpect d'un mur régulier, magnifique & émaillé des fleurs les plus vives & les plus gaies. Les bords qui ſont couronnés des plus beaux arbres qu'on puiſſe voir, ſont entrecoupés de diſtance en diſtance par des ruiſſeaux qui amènent les eaux les plus pures & les plus tranſparentes dans

la riviere. Une multitude de grottes naturelles ſemblent être le ſéjour des Divinités de ces rivages. On guette, on eſſaye involontairement à voir s'il n'en paroîtra pas quelqu'une. Une petite Iſle couverte d'arbriſſeaux fleuris, s'éléve du fond de cette riviere, un peu au-deſſus des caſcades : on diroit que c'eſt le ſéjour de la Déeſſe de la Riviere. Un peu plus loin les projections irrégulieres du rocher retréciſſent le courant & font couler l'eau avec plus de rapidité. On diroit quelquefois que les bords voudroient ſe réunir... Tout cela offre des aſpects ſi variés, ſi agréables, ſi ſurprenans même, que je ne ſçais ſi les beautés de la caſcade l'emportent.

Le raviſſement que cauſe ce ſeul ſpectacle vaut toutes les fatigues que j'ai eſſuyées dans mon voyage. Si jamais je me plains d'avoir traverſé

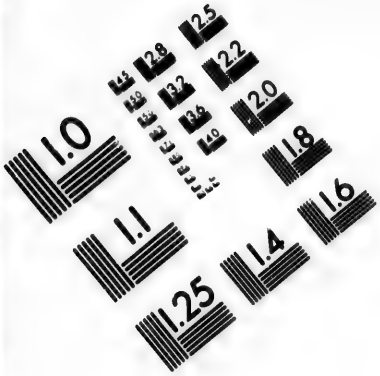
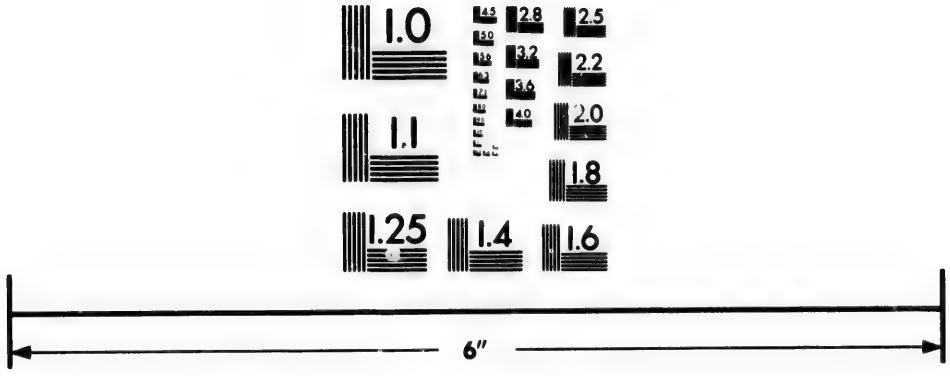
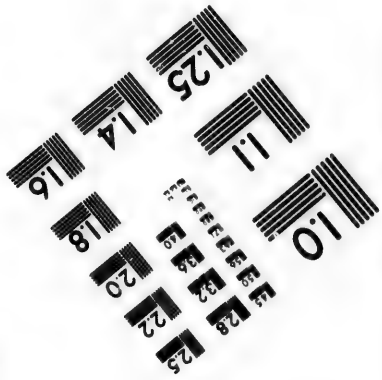


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

la mer Atlantique, faites-moi ſouvenir que j'ai vû la caſcade & la riviere de Montmorency.

Je ne connois pas encore auſſi bien les habitans de cette charmante Contrée. Je n'ai preſque vû que le pays & les figures n'ont que peu attiré mon attention : il ne faut pas venir ſi loin pour voir des hommes & des femmes. Cependant, toutes celles que j'ai vues m'ont paru très-bien. J'ai cru m'appercevoir que les hommes ne ſont pas dangereux... C'eſt une eſpéce de Petits-Maîtres qui montrent d'abord tout ce qu'ils ſont... Vains, préſomptueux quand ils s'imaginent qu'on les écoute avec plaiſir : mais timides juſqu'à la ſtupidité, quand ils voyent plus réellement que l'on ſe mocque d'eux... J'irois me promener dans un bois, au clair de la Lune, avec le plus aimable des François de ce pays-ci,

que je ne croirois pas courir plus de danger qu'au milieu de la rue à midi... Les Dames Canadiennes en ont apparament la même opinion... J'en juge, au moins, par tout ce qu'elles font pour attacher nos Officiers à leur char... Il eſt mortifiant pour leurs *beaux* que nous ne cherchions point à uſer de repréſailles...

Je ſuis actuellement dans une Habitation charmante, au bord du fleuve. La maiſon eſt ſituée au bas d'une montagne eſcarpée & couverte d'une multitude d'arbres, dont le feuillage forme un rideau ondé de verdure qui s'éléve aſſez haut pour refleter ſon agréable confuſion ſur le fleuve. Les vaiſſeaux qui montent & deſcendent à chaque inſtant, offrent aux yeux un ſpectacle mouvant fort agréable. Je ne connois point d'endroit qui inſpire plus l'envie romaneſque de parcourir les

bois & les champs, ou qui ſoit plus propre à vous plonger dans une indolence contemplative... J'ai conçu un deſſein. J'y éleverai un Temple à la charmante Déeſſe de la Pareſſe.

Mais qui vois-je deſcendre par le ſentier qui tournoie la côte de la montagne?... Mes yeux me tromperoient-ils?... Mais c'eſt lui... Oui, ma chere ; c'eſt votre frere... On ne peut s'y tromper à ſon air. Adieu. Je vais au-devant de lui.. Toute à vous.

BELL FERMOR.

Votre Frere m'a appris une nouvelle qui m'a fait beaucoup de plaiſir. Je ne croyois pas retrouver ici une de mes amies. Je m'imaginois qu'elle étoit repaſſée en Angleterre. Le Colonel Montague, ſon oncle, l'avoit amenée il y a deux ans, & je m'étois figuré qu'elle avoit quitté

l'Amérique après ſa mort : mais elle eſt reſtée à Montréal chez la femme du Major, qui eſt ſa parente éloignée. Elle va même faire un très-bon mariage, & que ne mérite-t-elle pas ? c'eſt une fille charmante. Je vais lui écrire de me venir voir... Je ſuis bien ſûre qu'elle accourra dès qu'elle ſçaura que je ſuis ici.

LETTRE XI.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

A Québec, le 10 Septembre 1766.

SI la douce paſſion, ma chere Lucie, a commencé à diſſiper votre indifférence & que vous en craigniez les ſuites, prenez ma recette. L'abſence, l'amuſement, ſont des remedes ſûrs pour guérir cette eſpéce de mal. J'ai été paſſer quinze jours chez les Indiens ou les Sauvages du village de Lorette. La nouveauté de la ſcène, les recherches que j'ai faites ſur leur ancienne Religion, ſur leurs mœurs & ſur leurs uſages, ont plus contribué au retour de ma tranquilité, que toutes les réflexions du monde n'auroient pû faire.

Je l'avoue, le ſéjour que j'avois fait à Montréal ou plutôt chez le Major Melmoth, étoit trop long. Quoi! reſter ſix ſemaines avec la plus aimable des filles & s'imaginer qu'on ne la verra qu'avec indifférence? Je me croyois ſtoïque. Mais je n'avois pas conſulté la ſenſibilité de mon cœur... Ah! on ne brave pas ainſi deux beaux yeux! Je ne connoiſſois pas le péril où je m'expoſois : je prenois de l'aſſurance dans ſes engagemens : vaine ſécurité! Je m'appercevois de jour en jour que je deſirois qu'ils perdiſſent leur force... Mais c'en eſt fait... La ſeule amitié m'intéreſſe au ſort d'Emilie.

Les Sauvages ne ſont pas plus libres que moi. Il y a beaucoup de Nations qui parlent de la liberté : mais elles ne font qu'en parler, & ils la poſſédent. Je vais, peut-être, vous faire une lettre ennuyeuſe... Il

ſaut, cependant, ma chere Lucie, que je diſe à quelqu'un ce que j'ai vû...

Il n'y a, peut-être, rien d'auſſi ſurprenant que les Hurons. Preſque tous exterminés par une guerre continuelle avec les Iroquois, & réduits à trente ou quarante familles qui habitent le village de Lorette, ils ont ſçu conſerver leur indépendance au milieu d'une Colonie de ſoixante-dix mille habitans, & ils la ſoutiennent avec une fierté qui étonne. Un de mes compagnons de voyage dit, inconſidérément, quelque choſe qui pouvoit tendre à faire croire qu'ils avoient été aſſujettis à la France. » Nous ? dit le plus âgé en l'interrompant bruſquement avec des yeux pleins de feu & contre la coutume qu'ils obſervent d'écouter reſpectueuſement ce qu'on leur dit : » Vous vous méprenez, Frere, nous

» ne ſommes Sujets d'aucun Prince. » Un Sauvage eſt libre par-tout le » monde ».

Il diſoit vrai. Les Sauvages ne ſont pas ſeulement libres comme peuple. Chacun l'eſt individuellement & par lui ſeul. Maître de lui-même & Sujet & Maître à la fois, il ne connoît point de Supérieur, & cette circonſtance influe d'une maniere frappante ſur toute ſa conduite. Il n'eſt retenu ni par les rangs ni par les richeſſes, qui ſont des diſtinctions inconnues dans ſa Nation; il entreroit dans le Palais d'un Monarque Oriental avec auſſi peu de trouble, il y conſerveroit une liberté d'eſprit auſſi parfaite que ſi c'étoit la chaumiere du moindre payſan. C'eſt l'eſpéce, c'eſt l'homme, c'eſt ſon égal qu'il reſpecte. Il mépriſe tous ces ornemens faſtueux

& ridicules qui ont une ſi grande influence ſur nos yeux.

Les Jéſuites ſe ſont vantés de les avoir convertis. Cela m'a excité à développer, s'il étoit poſſible, les préceptes de leur ancienne Religion pour les comparer avec ceux de la nouvelle. J'ai trouvé qu'ils avoient plutôt enté un petit nombre des vérités ſimples du Chriſtianiſme ſur leurs anciennes ſuperſtitions, que d'avoir échangé les unes pour les autres. Ils ſont baptiſés : ils ſe ſoumettent même à ce qu'ils appellent eux-mêmes le joug de la confeſſion, & ſe conforment aſſez volontiers, extérieurement, au culte de l'Egliſe Romaine, dont les cérémonies frappent toujours des eſprits qui ne ſont point accoutumés à l'éclat. Leur croyance ne me ſemble guère changée, ſi ce n'eſt parmi les femmes, qui

paroiſſent

paroiſſent avoir beaucoup de reſpect pour la Sainte Vierge. Ils croyoient anciennement dans un ſeul Dieu qui avoit créé & qui gouvernoit l'Univers. Ils le nommoient le grand Eſprit ; le Régénérateur de la vie. Ils croyoient dans le Soleil qui leur ſembloit l'image de Dieu ; dans une multitude innombrable d'Eſprits inférieurs & de Démons, dans un Etat futur de récompenſes & de peines, ou plutôt, pour me ſervir de leur expreſſion, dans le pays des Ames. Ils avoient la plus grande vénération pour leurs Héros morts : mais il ne paroît pas, cependant, qu'ils leur rendiſſent un culte religieux. Leur morale étoit plus pure, leurs mœurs plus ſimples que celles des Nations policées. On n'en pouvoit excepter, du moins, que ce qui regarde la communication des deux Sexes. Il étoit permis aux femmes, avant le

mariage, de ſe livrer au libertinage, pourvu que ce fût dans le ſecret, & en obſervant un extérieur décent: mais l'adultère étoit en horreur chez eux... Cela ne pouvoit pas être autrement, parce que le mariage n'étoit pas un lien gênant: ils pouvoient le rompre quand ils vouloient. Les Miſſionnaires trouverent beaucoup moins de difficulté à leur faire embraſſer le Chriſtianiſme qu'à les perſuader que le mariage devoit durer toute la vie. Ils le regardoient, ſous cet aſpect, comme la choſe la plus contraire aux Loix de la nature & de la raiſon. » Le grand Eſprit », diſoient-ils, » nous a formés pour » être heureux; c'eſt s'oppoſer di- » rectement à ſes vuës que de con- » tinuer à vivre enſemble quand on » ne l'eſt pas... » Il me ſemble que ce ſyſtème, qui a été adopté par de grandes Nations, ne ſeroit pas inu-

tile à l'Europe entiere, ſi on pouvoit l'y admettre.

Les femmes, que nous avons exclues du Gouvernement en Europe, y ont la plus grande part chez les Hurons. Les plus âgées éliſent le Chef de la Nation : & elles le choiſiſſent parmi les parens mâles les plus proches, par la ligne féminine, du défunt. C'eſt communément ſur le fils d'une de ſes tantes ou d'une de ſes ſœurs que leurs voix ſe réuniſſent ; & cette coutume, ſi on examine le principe, contredit, ce ſemble, un peu tout ce que l'on dit de la ſageſſe des femmes mariées.

Le pouvoir du Chef eſt extrêmement borné. Il paroît moins commander au peuple en maître, que le conſeiller en pere. Il n'y a, cependant, point de Prince au monde qui puiſſe ſe flatter d'être mieux obéï : mais c'eſt que les ordres qu'il donne ſont

toujours raiſonnables, & tendent tous au bien commun. Ils ont un Conſeil ſuprême, compoſé d'anciens, où l'on ne peut entrer qu'à un âge déterminé, & un autre Conſeil qui aſſiſte le Chef, & dont tous les Membres ſont élus par les femmes... Rien ne me plaît tant que cette derniere circonſtance... Qui peut mieux juger que les femmes du mérite des hommes ? Je voudrois qu'on introduiſit ce ſyſtème en Angleterre... ce ſeroit la choſe du monde la plus agréable que nos Elections parlementaires Je ſuis très-perſuadé que les Dames ne donneroient leurs voix que pour des cauſes plus généreuſes que nous ne le faiſons... Mais voici le vrai ſens de ce que je veux dire. Les Sauvages ne ſont pas en Amérique : c'eſt nous qui le ſommes, nous, qui vous privons, avec autant de dureté, de tous les droits de Ci-

toyennes : nous ne vous avons laiſſé que l'empire de vos charmes ; il vous venge, ſans doute, de notre injuſtice puiſque nous ne pouvons y réſiſter... Mais par un contraſte ſingulier, vous obéiſſez, docilement, à des loix qui vous enlévent une foule d'avantages précieux... Hé ! pourquoi vous y ſoumettez-vous ? Votre raiſon ne ſeroit-elle pas auſſi bonne que la nôtre ? Je vous avoue que j'en ferois uſage ſi quelque métamorphoſe changeoit mon exiſtence.

Mais je ne veux pas encore quitter mes Hurons. Ils n'ont point de loix poſitives. Malgré cela, ils vivent dans un ordre & dans une tranquilité ſurprenante. C'eſt, ſans doute, parce qu'ils ſont peu nombreux, qu'ils ont beaucoup d'honneur, qu'ils vivent dans une égalité qui n'excite point les paſſions turbulentes du cœur, & que le Conſeil des anciens

a le pouvoir de punir les crimes, ce qu'il a rarement occaſion de faire.

Les Nations plus nombreuſes ont dans chaque Village un Chef & un Conſeil à part, qui ſont indépendans de ceux des autres Villages; — mais ſi la guerre ſurvient, s'il naît quelqu'autre grande occaſion, on convoque alors un Conſeil général, & chaque Village y envoye des Députés.

Leur langage eſt ſublime & harmonieux: mais ils ont moins d'idées que nous, & leur Langue, par cette raiſon, eſt moins abondante que celles de l'Europe. La prononciation des hommes eſt gutturale: celle des femmes eſt douce, agréable, charmante; & quoique je n'entende pas un mot de ce qu'elles diſent, leur ſon de voix me paroît enchanteur...

Leurs expreſſions, en parlant François, ſont hardies, ſublimes,

métaphoriques. Voici un exemple de l'uſage qu'ils ſçavent faire du ſtyle figuré. Une de leurs femmes fut bleſſée ces jours-ci en défendant une famille Angloiſe de la fureur bachique d'un Sauvage. Elle alla auſſi-tôt à Québec. Je lui demandai à ſon retour comment alloit ſa bleſſure. » Fort bien, dit-elle. Mes ſœurs » Françoiſes & Angloiſes m'ont fait » des amitiés, & vous ſçavez que » les Piaſtres ont une grande vertu.»

Ils n'ont point d'alphabet, point de lettres. Leur langage, ſi j'en crois quelques perſonnes qui l'entendent, ne peut ſe réduire en Régles. Ce n'eſt que par la Peinture qu'ils conſervent la mémoire des événemens qui les intéreſſent ou qu'ils croyent dignes de paſſer à la poſtérité : & ces événemens ſe bornent à leurs faits héroïques & aux victoires

qu'ils ont remportées ſur leurs ennemis.

La Peinture qui leur ſert à les tranſmettre eſt extrêmement groſſiere & reſſemble beaucoup à celle des caractères Chinois. Ce n'eſt pas là le ſtyle de la nature. Cette circonſtance m'a frappé.

Il eſt impoſſible de ſe figurer la vivacité de leurs danſes & de leurs pantomimes, & ſur-tout de la danſe de la paix. Ils y jettent une variété ſurprenante d'attitudes qui ont beaucoup de reſſemblance aux figures des éventails de la Chine. Leurs traits, leur teint n'en ont guère moins avec les Peintures qui nous repréſentent les Tartares... Ils menoient, comme ces peuples, une vie errante avant qu'ils embraſſaſſent le Chriſtianiſme.

Il y a apparence, s'ils ne ſont pas originaires de l'Amérique, & que

cette partie du monde ait été peuplée plus tard que les autres, qu'ils deſcendent des Tartares. L'Amérique n'eſt tout au plus ſéparée de l'Aſie que par un bras de mer fort étroit : peut-être même ne l'eſt-elle pas du tout : mais en ſuppoſant qu'elle le ſoit, le paſſage des Tartares en Amérique n'a pû être difficile.

Ils joignent à leurs anciennes ſuperſtitions la confiance la plus extravagante dans les ſonges... Ils ont beau en éprouver les déceptions, rien ne peut, ſur ce point, les guérir de leur folie. Ils n'ont pas moins de foi dans ce que diſent leurs Sorciers. Ils en ont un dans chaque Village qui eſt, à la fois, Médecin, Orateur & Devin. On le conſulte dans toutes les occaſions, & il paſſe pour un Oracle. La réputation de Calchas n'étoit pas mieux établie.

Je m'aviſai de ſourire au récit qu'un Sauvage me faiſoit d'un de ſes rêves prophétiques. Il m'aſſuroit qu'un Officier de mes amis', que j'avois vû depuis quelques jours, étoit mort il y en avoit quinze... » Voilà comme » vous êtes, me dit-il, vous riez de » ce que nous ajoutons foi aux ſon- » ges, & vous voulez nous faire » croire des choſes qui ſont mille » fois plus incroyables. Je ne vous » comprends pas.

Je ne ſçais ſi je pourrai vous donner une idée juſte de leur caractère. Cela eſt difficile. C'eſt un mêlange de qualités différentes & même tout à fait contraires. Ils ſont, pendant la paix, indolens, tranquiles, humains. Actifs, inquiets, cruels, féroces pendant la guerre. Quand on les traite bien, ils ſont affables, attentifs, prévenans, polis & empreſſés à vous donner l'hoſpitalité : mais

pour le peu qu'on les maltraite, ils ſont hautains, fiers, vindicatifs. Leur reſſentiment eſt d'autant plus à craindre qu'ils ſe font un point d'honneur de diſſimuler la ſenſibilité que leur cauſe une injure juſqu'à ce qu'ils trouvent le moment de s'en venger.

Ils ſouffrent, avec une conſtance qui étonne, le froid & le chaud, la faim & la ſoif. Ils paſſent à merveille trois ou quatre jours de ſuite ſans manger pour guetter l'ennemi ou même dans leurs parties de chaſſe... Mais ils ſe livrent dans leurs feſtins à la plus brutale intempérance. Ils mépriſent la mort. Les tourmens les plus affreux ne leur arrachent pas un cri, pas un ſoupir. Ils ont même dans ces momens un air de triomphe. Ils ſe mocquent de leurs bourreaux, chantent leur chanſon de

mort & menacent leurs ennemis de la colére & de la vengeance de leurs amis qui ſurvivent. Ils ne croyent pas, cependant, que la fuite ſoit humiliante, devant l'ennemi qui eſt ſupérieur par le nombre.

Privés par leur ignorance extrême & par cette indolence exceſſive, qui n'eſt jamais ſurmontée que par leur ardeur pour la guerre, de toutes les commodités & de tous les rafinemens de la vie, les paſſions douces leur ſont étrangéres. L'amour n'eſt pour eux que ce qu'il eſt pour les bêtes fauves de leurs bois. Le beſoin ſeul rapproche les deux ſexes. Leur vie n'eſt pas heureuſe : elle n'eſt que tranquile. Ils ont moins de beſoins que nous : mais ils ont auſſi beaucoup moins de plaiſirs... Quoique inſenſibles aux traits de l'amour, ils ne ſont pas, pour cela, ſans af-

fection. Ils connoiſſent les douceurs de l'amitié ; ils aiment paſſionnément leurs enfans.

Ils ſont de la couleur du cuivre, & la quantité prodigieuſe de rouge groſſier qu'ils étendent ſur leurs joues, les rend hideux. Les enfans, en naiſſant, ſont d'un blanc d'argent pâle : mais l'habitude où ils ſont de les frotter avec de la graiſſe & de les tenir, ſans ceſſe, expoſés au grand air & au ſoleil, leur donne apparemment peu à peu une teinte cuivrée. Leur chevelure eſt noire & luiſante. Celle des femmes eſt très-fournie & très-longue. Elles la peignent en arriere & l'attachent & l'entortillent avec une bande de cuir qu'elles regardent comme un grand ornement. Les deux ſexes s'habillent à peu-près de même. Un juſte-au-corps de drap bleu groſſier leur va juſqu'aux genoux avec des

guêtres de même étoffe, & ils ont ſur leurs épaules une couverture de laine qu'ils attachent par devant avec une eſpéce de poinçon; leurs ſouliers ſont de peau de cerf, brodés avec des tuyaux de port-épic, & ils portent des colliers de coquillages.

Ils ſont généralement grands, bien faits & leſtes au ſuprême dégré. Ils ont l'imagination vive, la mémoire forte, &, quand leur intérêt s'y rencontre, ils ſont fins, ſouples, adroits & ruſés politiques.

Leur abord eſt froid & réſervé. Mais les façons qu'ils ont pour les Etrangers & les indigens, ſont empreſſées & affectueuſes. Je connois à Québec un digne Prêtre qui fit naufrage il y a quelques années au mois de Décembre ſur les côtes de l'Iſle d'Anticoſti. Après avoir éprouvé des peines & des ſouffrances dont

on peut aiſément s'imaginer la variété dans une Iſle déſerte où le froid eſt plus exceſſif qu'en Canada, il ſe jetta au commencement du printems dans la chaloupe du vaiſſeau, & gagna le continent avec le petit nombre de ſes camarades qui avoient pû réſiſter à tant de maux compliqués. Il parvint à un hameau de Sauvages. A-peine eut-il raconté ſon hiſtoire que l'ancien leur dit d'entrer & pourvut libéralement à leurs beſoins. » Approchez, Freres, leur dit-» il. Nous devons notre ſecours aux » malheureux. Nous ſommes des » hommes & nous ne pouvons qu'ê-» tre ſenſibles aux revers qui arri-» vent aux hommes. » Ce ſentiment reſſemble beaucoup à celui que l'on trouve dans une célèbre Tragédie Grecque.

Mais je veux achever enfin une lettre auſſi ſérieuſe. Auſſi-bien ne

pourrois-je la continuer. Mon ſéjour chez les Hurons n'a pas été long. Je n'ai pû ſaiſir que quelques traits à la volée, & je ne pourrois donner un tableau plus étendu.

Je m'étonne que leur communication avec les Européens n'ait pas apporté plus de changement dans leurs mœurs. La ſeule choſe qu'ils ſemblent avoir pris de nous, c'eſt de boire à l'excès.

La ſituation de leur Village eſt belle. Il s'étend ſur une hauteur qui s'éléve par dégrés juſqu'à un bois épais... Le bas de la colline eſt arroſé par une jolie riviere ſerpentante. Il y a un pont, un moulin & une petite caſcade. Ces objets font une agréable perſpective à toutes leurs maiſons. Ils ne ſont éloignés que de neuf miles de Québec, & le pays qui les en ſépare, entrecoupé de petits bois, eſt très-bien cultivé.

J'ai montré ma lettre à Miſs Fermor : elle m'a grondé. J'anticipe, dit-elle, ſur ſes droits · c'eſt elle qui veut être l'Hiſtorienne. Je lui cede volontiers cet emploi. Les Dames aiment à écrire & je ne ſçais ſi elles ne s'en acquittent pas mieux que nous quand elles le veulent,

LETTRE XII.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

A Québec, le 12 Septembre 1766.

LE Major Melmoth m'écrivit hier matin. Il avoit donné ſa lettre au Chevalier Clayton pour lui faire faire plus facilement connoiſſance avec moi. Il n'avoit pas beſoin de ce ſecours. Il ſuffiſoit que je ſçuſſe qu'il étoit aimé de la plus aimable des femmes. C'eſt un bonheur qui lui donne le droit d'exiger de moi toutes les politeſſes & toutes les attentions poſſibles. Nous déjeûnâmes enſemble & cauſâmes long-temps. L'après-midi ſe paſſa dans une partie de plaiſir à la campagne. Je vais aller avec lui ce ſoir chez Miſs Fer-

mor. La divine Emilie lui a donné une lettre pour elle.

C'eſt un fort bel homme, extrêmement blond, quoiqu'il ait des cheveux chatains; de grands traits, les yeux bleus... Mais je ne ſçais pourquoi il ne me plaît pas : ſa figure, ſans être peſante, me ſemble inanimée, inſipide. Il n'a point cet air aiſé que donne le monde & que je préfére à la plus exacte ſymmétrie. Il ſe met fort bien. C'eſt lui qui a les plus beaux chevaux & les plus belles livrées du Canada. Il eſt poli dans ſes manieres, mais froid. Sa converſation eſt ſimplement celle d'un homme de bon ſens. Il n'y met ni gaieté ni vivacité... En un mot, c'eſt un homme que l'on doit, peut-être, approuver, mais qui ne paroît pas fait pour être aimé. Mon imagination, lorſque je le vois, me peint l'homme de boue tel qu'il exiſtoit

avant que Promethée dérobât le feu céleſte pour l'animer.

Je le juge, peut-être, avec trop de ſévérité. Peut-être que la haute idée que j'avois conçue de l'homme qu'Emilie pouvoit aimer m'a prévenu contre lui. Je ne pouvois m'imaginer que la ſeule beauté d'un homme eût pû la captiver : je ſuis encore dans la même opinion... Je trouverai, apparemment, quelque feu caché, quelque étincelle dans cet heureux mortel quand je le connoîtrai davantage... Je veux me lier intimement avec lui pour le ſcruter juſques au fond de l'âme. Il s'agit d'un mari pour mon Emilie & je ſuis difficile ſur le choix. Il faut qu'il ait de la vivacité, de la ſenſibilité : ſans cela il la rendroit malheureuſe.

Il me remercia beaucoup de mes attentions pour Emilie... Je crus d'a-

bord que c'étoit par ironie... mais je m'apperçus, preſqu'auſſi-tôt, qu'il ne vouloit être que poli. Je ne ſçais comment j'aurois pris ſes plaiſanteries.

Mais il vient plutôt que je ne penſois... Ses chevaux ſont à la porte. Adieu.

Rivers,

A 8 heures du ſoir.

Je ſuis de retour. Plus je le connois & moins je l'aime : il perd à chaque inſtant dans mon eſprit. Miſs Fermor étoit entourée de Dames Françoiſes & Angloiſes quand nous ſommes entrés chez elles. Vous n'avez aucune idée de l'effet d'un titre en Amérique... Notre Chevalier a joui de tous les avantages du ſien. Les égards des femmes ont été preſque tous pour lui.. Il faut

avouer pourtant qu'il pouvoit encore ſe les attirer d'une autre maniere... Il avoit fort bon air. Le mouvement du cheval, les attentions marquées d'un cercle de jolies femmes avoient donné du feu à ſes yeux, & je me ſuis apperçu, à travers ſa froideur, qu'elles avoient excité en lui le deſir de plaire... Il a même eſſayé de paroître vif... mais il a mal réuſſi. La vanité n'inſpire qu'une vivacité factice... & il n'a ſûrement pas d'autre paſſion... Je ne ſçais pas même ſi une telle maſſe de tranquilité peut avoir de la paſſion...

Quel charme on trouve dans la ſenſibilité, chere Lucie! C'eſt la pierre d'aimant qui attire tout à elle. La vertu peut exiger de l'eſtime; l'eſprit & les talens, de l'admiration; la beauté peut exciter un

desir paſſager... Mais il n'y a que la ſenſibilité ſeule qui puiſſe inſpirer de l'amour...

Et cependant la douce, la tendre Emilie!... Ah! ma chere, cela eſt impoſſible. Elle peut s'imaginer, peut-être, qu'elle l'aime... Mais elle ne l'aime pas... Cela n'eſt pas dans la nature... Elle n'a pas approfondi ſon caractère. L'idée qu'il a d'en être aimé, peut, quand il eſt auprès d'elle, l'élever un peu au-deſſus de ſon état végétatif... Mais il y retombera après le mariage... Son âme n'eſt pas ſuſceptible d'un ſentiment plus vif.

Ce ſera un mari civil, honnête, mais froid & inattentif; ſans goût, ſtupide, ſilencieux. Son inſenſibilité naturelle la garantira du chagrin d'avoir des rivales... Sa vanité lui étalera toute la draperie du bonheur... On la félicitera ſur ſon choix,

Le beau ſexe enviera ſon ſort... & cet homme indigne d'elle lui cauſera, cependant, des peines continuelles, parce qu'il ne connoîtra pas tous les ſentimens raffinés & délicats d'un cœur comme le ſien. Elle cherchera en vain l'amant, l'ami qu'elle croyoit avoir trouvé... Elle n'aura que l'époux glacé; & ne ſçachant elle-même de quoi ſe plaindre, elle s'accuſera de caprice & s'étonnera de ſe trouver malheureuſe avec le meilleur homme du monde.

Je tremble pour elle. Il y a ſi peu d'hommes qui ayent la ſenſibilité des femmes!... Et dans ce petit nombre, combien n'y en a-t-il pas qui épuiſent leurs cœurs dans un commerce de galanterie & de diſſipation, & n'apportent que de l'antipathie & du dégoût dans le mariage?... J'en connois quelques-uns qui pourroient faire ſon bonheur...

Mais

Mais le Chevalier Clayton ? je perds patience quand j'y ſonge...

Miſs Fermor a ici autant d'amans que d'hommes qui la voyent. Auſſi eſt-elle déteſtée de toutes les autres femmes.

RIVERS.

LETTRE XIII.

Emilie Montague, à Miſs Fermor.

A Montréal, ce 2 Septembre 1766.

VOus vous imaginerez, ſans doute, beaucoup mieux que je ne peux vous l'exprimer le plaiſir que m'a cauſé la nouvelle de l'arrivée de ma chere Bell en Canada. Je ſuis, chere amie, dans la plus grande impatience de vous voir... Mais je ne peux me livrer à mon empreſſement. Madame Melmoth doit aller dans quinze jours à Québec, & elle exige que je l'attende. Je vous avoue que cela me mortifie. Je voudrois déja vous tenir entre mes bras. J'ai, avec cela, mille petites bagatelles à vous dire qui ſont intéreſſantes pour l'amitié.

On vous a donc dit que j'avois

devant les yeux une agréable perſpective ? que mon mariage avec un jeune Seigneur fort riche, fort aimable & qui m'aime, étoit ſur le point d'être conclu ?... Cela eſt vrai, ma chere Bell. Je dois cet heureux événement à mon oncle. Le Chevalier Clayton eſt de ſon choix... Il a toutes les qualités dont vous le peignez... Il m'aime, ſans doute. Hé ! s'il ne m'aimoit pas, voudroit-il préférer une perſonne dont la fortune eſt ſi médiocre ?... Je vous l'avoue : je me crois heureuſe : cela pourroit-il être autrement ?

Je voudrois, cependant, que ma tendreſſe pour lui fût plus vive, moins languiſſante... Je le préfére à tous les hommes ; mais il y a dans mon choix plus d'amitié que d'amour... Je le vois avec plaiſir & je le quitte ſans regret... Il mérite ſûrement une affection plus animée...

Vous penſez du Colonel ce que tout le monde en penſe. C'eſt un homme tout-à-fait aimable. Il a paſſé ſix ſemaines ici, & pendant tout ce temps, ce qu'il a dit n'a point ceſſé d'avoir l'air de la nouveauté. C'eſt l'homme du monde qu'on déſireroit le plus d'avoir pour ami... Il me ſemble que je lui découvrirois, ſans héſiter, tous les ſentimens de mon ame... J'ai plus de confiance en lui que je n'en ai dans le Chevalier que j'aime... Il eſt doux, attentif, inſinuant... Toutes ſes manieres ſemblent faites pour plaire aux femmes... Sans deſſein, ſans prétention, il vous force à le regarder comme votre ami, parce qu'il n'y a pas la moindre apparence qu'il devienne votre amant... Il paroît s'intéreſſer tellement à votre bonheur qu'il obtient le droit de ſçavoir toutes vos penſées. Mais ne

croyez-vous pas, ma chere Bell, que des hommes ſemblables ſont bien dangereux ? Prenez-y garde. Vous pourriez en être la victime. Pour moi je n'ai rien à craindre : ma ſituation me raſſure.

C'eſt le Chevalier qui vous remettra ma lettre... Il veut faire connoiſſance avec vous... Vous l'aimerez, ſans doute. C'eſt vraiment un homme eſtimable... Mais je ſuis bien bonne de vous envoyer mon amant! Songez, au moins, que l'amitié vous défend les prétentions.

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XIV.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

A Québec, ce 15 Septembre 1766.

JE te plains, mon chèr John, & tu vois bien toi-même que tu es à plaindre. Prendrois-tu tant de peines pour te juſtifier ſi tu croyois avoir raiſon? Ce goût errant qui te conduit de Belle en Belle, n'eſt point dans la nature... Il ne peut pas te mener au bonheur... Il s'uſe de lui-même & ſans fruit dans cette pourſuite vaine & empreſſée du plaiſir... L'amour n'a de vraies délices que quand le cœur eſt attaché, & tu ne donnes pas au tien le temps de ſe fixer... Telle eſt notre malheureuſe fragilité... La paſſion la plus vive

peut s'épuiſer... Une autre peut lui ſuccéder... Mais l'amour de la variété, ſimplement pour changer, n'eſt pas naturel : c'eſt un goût dépravé... Les jeunes gens ſont inconſtans par vanité & par affectation... L'affoibliſſement des paſſions fait le même effet ſur les perſonnes avancées en âge... Mais les hommes raiſonnables ne trouvent de bonheur que dans ce vif attachement qu'inſpire un ſeul objet... L'amour eſt un plaiſir intellectuel... Les ſens ne ſont que foiblement affectés quand le cœur n'eſt pas ſenſiblement touché.

Les murs du Serrail même recélent la preuve de cette vérité. Une foule de Beautés, rivales les unes des autres, s'empreſſent inutilement de plaire. Il n'y en a ordinairement qu'une ſeule qui règne ſur le cœur du Sultan. Toutes les autres ne ſervent qu'à ſatisfaire ſon orgueil

& ſon oſtentation... Elles ſont partie du ſuperbe ameublement de ſon Palais. Ce ſont des Satues vivantes qui ne s'attirent pas même autant d'attention de ſa part que nous en donnons à un bloc de marbre taillé par un bon ſculpteur...

Oh ! je veux que tu changes de conduite. Tu es riche ; il faut te marier. Je ſçais tout ce que tu peux dire contre cette propoſition. Le mariage eſt aujourd'hui ſur un ton qui effraye. Je ſçais cela auſſi-bien que toi : mais je n'en ſuis pas moins ſûr qu'il eſt la ſource unique du vrai bonheur. Deux perſonnes qui ont de la ſenſibilité ; que l'amitié, le goût & une heureuſe conformité de ſentimens uniſſent & qui reſſentent l'une pour l'autre cette inclination vive & tendre qui, ſeule, peut mériter le nom d'amour, y trouveront toujours leur félicité.

Elles la chercheroient en vain dans une autre eſpéce d'attachement.

Tu as un avantage que beaucoup d'autres n'ont pas : tes richeſſes te donnent la facilité de choiſir & te délivrent de la malheureuſe tentation de ne faire qu'un mariage mercenaire. Jettes les yeux autour de toi, mon cher John, & tu trouveras bientôt une compagne, une confidente, une aimable & tendre amie, qui ſera douée, en même temps, de tous les charmes qu'on exige dans une Maîtreſſe... Mais prends-y garde... En engageant toutes ſes affections, en rempliſſant toute ſon âme, il faut qu'elle rempliſſe toute la tienne. Heureux accord ! Si tu peux y parvenir, mon cher John, hâte-toi de ſaiſir l'occaſion... & tu n'auras connu le bonheur que dans ce moment.

J'aurois mille autres choſes à te

dire... Ce ſujet, ſeul, eſt inépuiſable... Mais il faut que je parte... Le Gouverneur eſt arrivé & je vais au-devant de lui avec un Etre que tu ne connois pas encore; c'eſt le Chevalier Clayton. Je ne ſuis pas fâché de ce voyage... Il me procurera le plaiſir de revoir la femme du monde la plus aimable & que j'admire le plus... Que je voudrois bien te donner l'exemple!.. Elle a des engagemens avec le Chevalier qui m'ôtent tout eſpoir... Un autre, peut-être, ne s'en embarraſſeroit guère & tenteroit fortune : mais... Adieu, mon cher, adieu.

RIVERS.

LETTRE XV.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Emilie Montague.

A Sillery, ce 16 Septembre 1766.

JE n'aime pas vos raffinemens, ma chere amie. Je crains que vous ne tombiez dans l'erreur commune des eſprits ſenſibles & délicats. Faites-y plus d'attention : on riſque par-là le bonheur de ſa vie.

Votre Chevalier eſt auſſi beau qu'Adonis. Vous le trouvez d'un caractère aimable. Il eſt riche, jeune, il a de la naiſſance, il vous aime... Vous allez avoir des robes ſuperbes, des diamans, des bijoux, une belle maiſon, une nombreuſe ſuite de laquais, des voitures & des chevaux

de toutes couleurs... Vous verrez, ſans ceſſe, l'homme que vous voyez avec le plus de plaiſir & qui, ſeul, a mérité votre préférence... Et que voulez-vous donc de plus?... En vérité, je ne vous conçois pas... Vous vous plaignez, vous êtes mécontente, vous vous faites même des reproches... Vous voudriez reſſentir pour lui ces paſſions romaneſques qui agitent les filles de quinze ans... Ce n'eſt pas quand on en a vingt-quatre que ces paſſions idéales & qui n'exiſtent que dans l'imagination ont droit de nous affecter... Il nous en faut de plus calmes.

Croyez-moi, ma chere. Il ne faut pas, pour être heureuſe dans ce monde, que nos idées s'élévent trop haut. Je n'héſiterois pas un moment à épouſer un homme tel que le Chevalier, ſi je l'aimois ſeulement la moitié de ce que vous l'aimez. Je me

contenterois de jouir des aiſances de la vie, de l'abondance & de la compagnie d'un homme agréable... Je me garderois bien de m'imaginer que je ne pourrois être heureuſe ſans une extaſe continuelle qui ne ſe trouve jamais que dans les rêves de nos Héros de Romans... Je ne m'en dédis pas, je crains que vous n'ayez trop de ſenſibilité pour votre bonheur...

J'ai, ce matin, une diſpoſition ſinguliere à moraliſer ſur la vanité des eſpérances & des attentes humaines, & ſur la folie de croire qu'on peut atteindre à la félicité dans ce monde ſublunaire... Mais ce ſujet eſt uſé & ma paſſion favorite eſt d'être originale. Il me ſemble que tous les Ecrivains moraliſtes, qui promettent d'abord de nous montrer la route du bonheur, nous trompent tous. Il n'y en a pas un qui n'avoue

à la fin de ſon ouvrage qu'il n'exiſte pas ſur la terre... Hé! que ne donnent-ils cette ſolution conſolante en commençant à écrire? Ils s'épargneroient beaucoup de peine & éviteroient beaucoup d'ennui à leurs Lecteurs. S'imaginent-ils que cette fantaiſie de rechercher ſi ſoigneuſement ce qui ne peut pas ſe trouver eſt un moyen bien ingénieux de s'amuſer & d'amuſer les autres? J'aime qu'on écrive... mais j'exige que ce ſoit ſur des choſes ſolides, vraies & utiles : j'arracherois volontiers la plume de la main à tous ceux qui s'écartent de ce principe.

Je veux donner moi-même au monde un ſyſtême de morale... Il ſera court, clair, précis. Ce ſera un mêlange des principes d'Epicure & de ceux des Stoïques, avec une ouce pente à préférer ceux d'Epicure. Il ſera ruſtique, raffiné, *ſen-*

timental, mais néceſſairement ruſtique... Qu'eſt-ce qui ne ſçait pas que la vertu eſt campagnarde ? Nous n'avons pas une grand'-maman à la Ville qui ne diſe qu'elle ne ſe trouve que dans les Hameaux ?.. Je jetterai à ce ſujet quelques-unes de mes idées ſur le papier en attendant que je vous voye... Je me fais d'avance une fête complette de votre voyage, quoique je prévoye que cet événement cauſera ici d'étranges révolutions... J'y regne ſeule... Tous les hommes ſont mes eſclaves ſoumis & attentifs... & j'ai la plus grande averſion pour un empire diviſé. Heureuſement qu'ils ſçavent tous que vous allez vous marier... Cela les empêchera de tenter de m'échapper. Amenez avec vous le Chevalier... Sa préſence me raſſurera : vous m'en paroîtrez moins formidable.

Je vous le diſois... Oui, tous les

hommes ici courent après moi. Il y a certainement des femmes plus belles que je ne ſuis ; mais elles ſont exigeantes, & elles veulent impérieuſement qu'on les aime. J'ai pris, moi, un ſyſtême tout oppoſé : je n'exige point, mais je flatte, & ces cheres créatures n'y peuvent réſiſter. Il ſemble que je leur préſente un aimant qui les attire malgré elles... Qu'ils ſont dupes, cependant ! Je ne ſuis ſincére qu'avec les femmes : mais j'employe avec eux tout ce que l'aſtuce & la ruſe peuvent me ſuggérer... Je ſçais rougir, baiſſer les yeux... étouffer à propos un ſoupir... ouvrir, fermer mon éventail... enfin, je parois, quelquefois, ſi agréablement confuſe... Oh ! vous n'avez aucune idée de toutes ces ſimagrées... Vous êtes heureuſe d'avoir pris les devants... J'aurois attrappé votre blondin de Baronnet

comme les autres, quoiqu'il ne me ſemble pas compoſé de matieres fort combuſtibles... Il eſt plutôt doux, tranquile; mais il eſt beau... & il s'en fait une vanité... Il ne m'auroit pas fallu quatre jours pour le faire tomber à mes pieds...

C'eſt lui qui vous remettra ma lettre... Je ne ſçais pas, cependant, ſi je ne me donnerai pas le plaiſir de la lui faire diſputer par le Colonel Rivers... Je voudrois voir ſi l'ami tranquile ne l'emporteroit pas ſur la chaleur de l'amant... Mais ſçavez-vous bien que vous êtes cruelle de nous les enlever tous les deux à la fois?... Je ne vous le pardonnerois pas ſi je n'avois l'eſpoir d'en retrouver bientôt dix pour un... Le Gouverneur en a heureuſement amené une troupe... Ce qui eſt nouveau eſt agréable & ils vont faire nos beaux jours juſqu'à ce que vous ſoyez ve-

nue... Mais, en parlant de beaux jours, ne trouvez-vous pas que le ſoleil eſt beaucoup plus gai, plus réjouiſſant en Canada qu'en Angleterre? En vérité, je ſuis charmée du ſoleil... La lune a auſſi mes hommages... Il me ſemble qu'elle éclaire les nuits infiniment mieux que chez nous; mais je ne veux vous rien dire de plus de la lune... Vous en pourrez demander des nouvelles plus particulieres à mes humbles ſuivans... Ses phaſes ne ſont pas plus changeantes que je ne le ſuis tous les jours à leur égard: il eſt difficile qu'ils me retrouvent ſemblable à moi-même du ſoir au lendemain matin...

Mais voilà ce qui les enchaîne... Mon pere vous fait mille complimens... Vous ſçavez comme il vous aime depuis quinze ou ſeize ans... Il ſe porte à merveille... L'air ſerein

du Canada l'a rajeuni de dix ans. Adieu, ma chere Emilie... Je ſuis forcée de finir ma lettre... Un jeune Officier gai, riant & qui s'eſt, je crois, tout de bon, épris de mes beaux yeux, veut que j'aille roder avec lui dans les bois pour cueillir des fraiſes... Le joli amuſement rural pour des amans! Cela me rappelle l'hiſtoire *de la feuille à l'envers*... Mais n'ayez point d'inquiétude... Nous ne verrons les feuilles que comme on doit les voir. Adieu encore

BELL FERMOR.

LETTRE XVI.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

A Sillery, le 18 Septembre 1766.

VOtre frere, ma chere Lucie, partit hier pour Montréal. Il vous a, ſans doute, parlé du Chevalier Clayton qui doit inceſſamment épouſer une de mes amies : c'eſt avec lui qu'il eſt allé. Ils vont rendre viſite à notre Gouverneur qui eſt arrivé... Les Anglois ont par-tout la manie de courir... Ils changent auſſi ſouvent de demeure ici qu'en Angleterre, & courent, ſans objet, d'un endroit à l'autre, comme ſi l'affaire la plus preſſée les y appelloit... On voyage ici à fort bon compte, & les excurſions ſont, d'ailleurs, fort amu-

ſantes. Les perſpectives ſont ſi agréables !... le temps eſt ſi beau !... ces circonſtances me font volontiers excuſer toutes ces courſes, & puis, il n'y a pas actuellement aſſez de divertiſſement à Québec & à Montréal pour y retenir conſtament les hommes : ils volent de l'une à l'autre Ville pour partager ceux qui s'y trouvent.

J'aime aſſez cette vie. Cela forme une agréable circulation de ſoupirans qui varient nos plaiſirs... Hé quoi ! je ne verrois toujours que les mêmes figures ? La monotonie me tue... Courez, courez, Meſſieurs, faites toujours ainſi la navette... Cette mode eſt charmante.

Votre frere m'a dit que vous exigiez de lui qu'il vous fît une deſcription de l'Eté du Canada... C'eſt trop demander. Sçavez-vous qu'il a beaucoup d'affaires ?... Je prendrai ſa

place : mais je ne vous dirai rien de l'été. Sa différence ici n'eſt pas aſſez contraſtée avec nos étés d'Angleterre pour en pouvoir dire quelque choſe : je vous ferai cet hyver une belle deſcription de nos glaces. La ſaiſon actuelle reſſemble à la plus belle de nos automnes... mais la beauté des nuits ſurpaſſe toutes les idées qu'on peut s'en former... L'aurore boréale qui s'éleve conſtament tous les ſoirs juſqu'au haut de l'horiſon, la brillante clarté de la lune qui n'eſt jamais interceptée par le moindre nuage, rendent nos promenades délicieuſes... C'eſt, ſurtout, à Sillery qu'elles ſont enchantereſſes... Rien n'eſt ſi agréable que d'y écouter les tendres ſottiſes, tandis que la lune ſe joue à travers les feuilles doucement agitées... J'ai volé cette penſée à Silvandre & à Silvie... Mais qu'importe? Un petit

mêlange du bien d'autrui ne meſſied pas à quelqu'un qui ſe mêle d'écrire... Les Dames Françoiſes ne ſe promenent jamais que le ſoir, & c'eſt, ſelon moi, une preuve de leur bon goût : mais elles ne ſe promenent que dans l'enceinte de la Ville, & voilà le revers ; c'eſt le mauvais goût. Elles vont & viennent lentement après ſouper ſur un baſtion particulier qui leur ſert de mail.. Il ſemble qu'elles ayent les jambes engourdies. Elles n'ont pas la moindre idée des promenades de la campagne, & elles ſont inſenſibles à toutes ces ſcènes charmantes qui les environnent. On dit qu'il y a des femmes à Paris qui ne ſçavent pas comment vient la laitue qu'elles mangent en ſalade... Hé bien ! il y en a à Québec qui ne ſçavent pas davantage ſi c'eſt de l'eau coulante

qui forme la caſcade de Montmorency... Elles pourroient s'y faire conduire dans une heure... mais toutes les femmes ici ſemblent nées ſans curioſité, ſans idée des plaiſirs de l'imagination... Elles n'en conçoivent point d'autre que celui d'être flattées. L'amour; mais je me trompe, la coquetterie, la toilette, la dévotion, prennent tous leur temps... Leur beauté, & l'art de la mettre dans le plus beau jour, leur tient lieu de tout... Elles ont avec cela du babil & un air de vivacité, & les hommes les trouvent aſſez bien ainſi pendant qu'elles ſont jeunes.. Il n'y a que deux Dames dans tout le Canada qui liſent; mais elles ont plus de cinquante ans & ſont retirées. Les hommes les citent comme des prodiges d'érudition; les femmes ne les citent point.

Je

A 8 heures du ſoir.

Je ne ſuis plus la même, ma chere Lucie... Hélas! dans quel enchaînement de malheurs avois-je l'idée de me précipiter? Non, non, je ne veux plus de nos maris... C'eſt un Sauvage que je veux épouſer... Rien n'eſt plus charmant que leur maniere de vivre... Nos époux Anglois ſont aſſez commodes; les François, dit-on, le ſont encore plus... Mais malgré cela, m'en trouveriez-vous un ſeul qui permettroit à ſa femme de faire çà & là des courſes de trois ou quatre cens miles, ſans lui demander où elle va? Il n'y a qu'un mari Indien qui lui donne cette aimable liberté... Je ſuis enchantée... Je veux un mari de cette trempe.

J'étois aſſiſe, un livre à la main, au milieu d'un hallier d'aube-épine, ſur le bord de la riviere. Un éclat

de rire a auſſi-tôt attiré mon attention vers le courant, & j'ai apperçu, ſans en être vue, une troupe de Sauvages, qui cherchoient à faire aborder leur canot. Il y avoit ſix femmes, autant d'enfans, point d'hommes. Elles n'ont pas tardé à gagner le rivage... Dès qu'elles ont été deſcendues, elles ont attaché leur canot à la racine d'un arbre. Un endroit ombragé, au milieu des buiſſons dont le bord eſt couvert, & proche de moi, s'eſt offert à leur vue... Elles ont fait du feu pour faire griller du poiſſon... Quelques-unes ſont allées à la riviere puiſer de l'eau, & toutes ſe ſont aſſiſes ſur le gazon, pour faire leur repas frugal.

Je me ſuis levée tout doucement & je ſuis rentrée à la maiſon ſans qu'elles m'ayent ni vue ni entendue.

J'ai dit à un domeſtique de me ſuivre & de m'apporter du vin & des proviſions froides. Quel plaiſir j'ai vû briller dans les yeux de mes Squaws! L'Abbé Prevôt, avec ſes Rouintons n'a cherché qu'à nous inſpirer de la frayeur, & à nous priver de tout ſentiment humain peur cette portion éparſe de notre ſexe. Je leur demandai en François ſi elles n'étoient pas de Lorette... Elles me firent ſigne de la tête qu'elles ne m'entendoient pas. Je leur fis la même queſtion en Anglois. La plus âgée me dit que non. Elles étoient des extrémités les plus éloignées de la nouvelle Angleterre. Nos maris, diſent-elles, ſont à la chaſſe, & la curioſité & le deſir de voir nos freres Anglois qui ont conquis Québec, nous a excitées à remonter la grande riviere... & nous

nous propoſons de la deſcendre auſſi-tôt que nous aurons vû Montréal... Je ne leur avois encore rien offert... Elles me prierent de m'aſſeoir & de manger avec elles... Volontiers, leur dis-je... Je fis auſſi-tôt étaler ce qu'on m'apportoit, & nous devinmes dans l'inſtant extrêmement familieres... Les deux bouteilles de vin, qui cimentérent notre amitié, réveillerent tellement leurs eſprits, qu'elles ſe mirent à chanter & à danſer avec la plus grande vivacité. Leurs carreſſes étoient ſi tranſportées que je commençois à craindre de ne pouvoir aiſément me débarraſſer d'elles... Mais peu à peu je les perſuadai de continuer leur voyage... Elles ne ſe ſont ſéparées de moi qu'avec des témoignages ſenſibles de regret .. J'ai fait approviſionner leur canot de viandes ſa-

lées & de douze bouteilles de vin, & elles ne manqueront de rien à Montréal... Je leur ai donné une lettre de recommandation pour votre frere...

Il me ſemble que la vie de ces femmes a beaucoup de reſſemblance avec celle des Bohémiennes... Cette idée me frappa tandis qu'elles danſoient... J'ai vû autrefois une vieille Bohémienne qui avoit le teint auſſi rembruni qu'une femme Sauvage .. Elles portent également toutes les livrées des enfans du Soleil.

Je n'attendois perſonne ce ſoir: mais voilà mon pere qui amene une compagnie pour ſouper... C'eſt ainſi qu'on agit ici : on ſe trouve chez les uns & les autres à l'improviſte, & ſans preſque s'appercevoir qu'on n'eſt pas chez ſoi. Il

faut pourtant que j'aille faire voir à ce monde-là qu'il y a une maîtreſſe à la maiſon. Adieu, ma Lucie.

BEPL FERMOR.

LETTRE XXII.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

A Repentigny, ce 18 Septembre 1764.

ARgus avec tous ſes yeux voyoit, peut-être, moins bien que moi. Je ne ſçais qui m'y excite : mais je ne perds pas un des mouvemens de mon compagnon de voyage. Quelles ſenſations épaiſſes ! Rien ne fait impreſſion ſur lui. Les beautés variées à l'infini du pays charmant que nous traverſons ne lui cauſent pas plus d'émotion qu'au payſan le plus ſtupide qui eſt accoutumé à les voir. J'ai guetté ſes yeux à chaque belle perſpective, & je n'y ai pas vû la moindre apparence de plaiſir... Je

l'ai amené ici chez une Françoiſe charmante, qui eſt femme d'un Officier de ma connoiſſance... La même tranquilité inſipide a prévalu. Il s'eſt plaint d'être fatigué, & s'eſt retiré dans ſon appartement à huit heures & ſans ſouper... On m'a fait quelques railleries aſſez fines ſur ſon compte...

Je vous aſſure, ma chere Lucie, que ce n'eſt pas de lui-même qu'il admire Emilie... C'eſt qu'il a vû qu'elle étoit admirée de tout le monde... Il n'eſt que machinal dans tout ce qu'il fait. Je ſuis au déſeſpoir qu'une femme auſſi charmante ſe livre ainſi d'elle-même à ſa perte... Il auroit trouvé par milliers de ces bonnes filles inſenſibles qui, en menant avec lui une vie appéſantie & ſtupide, ſe croiroient fort heureuſes... Eſt-ce à ce compoſé froid &

inanimé de terre & d'eau à s'unir aux élémens actifs qui forment ma divine Emilie ?... Je la verrai bientôt : nous arriverons demain à Montréal.

RIVERS.

LETTRE XVIII.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

A Montréal, ce 19 Septembre, à 11 heures du matin.

JE vous l'ai dit, ma chere Lucie, & je ne me ſuis pas trompé. Il n'eſt pas poſſible qu'elle puiſſe l'aimer. Son ame lourde & matérielle ne peut pas ſympathiſer avec la ſienne. Peſant, inſipide, formaliſte, eſclave des régles, obſervateur inquiet & ſcrupuleux des loix de l'étiquette & des cérémonies, il n'a point d'idées au-deſſus de celles qu'une Petite-Maîtreſſe pourroit déſirer dans ſon Ecuyer... Il eſt ici depuis trois heures & n'eſt point allé la voir: il s'habille & attend que le Gouverneur

ſoit revenu de la promenade pour lui rendre viſite... Il ne la verra qu'après... Je ne ſuis que ſon ami... mais quelle n'eſt, cependant, pas mon impatience !... Je murmure de ce que la décence m'empêche de me rendre auprès d'elle ſans lui... Ce ſeroit lui reprocher ſon peu d'empreſſement. Que le Ciel a mis entre nous de différence !... Le plus grand Prince de l'Univers ne pourroit m'empêcher de dérober un moment pour voir la femme que j'aime.

Mais on nous avertit que le Gouverneur eſt rentré... Adieu juſqu'après notre viſite. Nous irons du même pas chez le Major Melmoth... Quel amant j'accompagnerai !... mais c'eſt en profaner le mot que d'en faire uſage en parlant de lui.

A une heure.

J'étois dans l'erreur, chere Lu-

cie... Rien n'eſt plus ſurprenant, ſans doute; mais enfin cela eſt... Elle l'aime... Oui, il a ſçu toucher l'ame vive de mon Emilie... Ah! que l'amour eſt bien l'enfant du caprice! Je m'imaginois qu'il ne pouvoit l'être que de la ſympathie : mais quels rapports d'humeurs peut-il y avoir entre deux cœurs ſi différemment formés?... Mon amour-propre eſt bleſſé des ſentimens qu'elle a pour lui... Je me croyois un meilleur Juge de ſa façon de penſer... Je m'attendois à trouver dans un homme qu'elle aime un cœur auſſi ſenſible & auſſi tendre que le ſien. Le mépris qu'il m'a inſpiré diminue beaucoup l'eſtime que j'avois conçue pour elle.

O Ciel! faut-il que je vous le répete? cette circonſtance devroit-elle m'affecter ſi vivement? Elle l'aime... je n'en peux douter. Je l'ai

obſervée avec la plus grande attention quand nous ſommes entrés dans la ſalle... Elle a rougi, elle eſt devenue pâle... Elle trembloit... Sa voix balbutiante pouvoit, à peine, articuler un mot... mais un ſigne qui n'a pû me tromper, c'eſt que ſes yeux peignoient la forte émotion de ſon âme.

Elle m'a, cependant, paru moins animée que la derniere fois que je l'ai vue... Elle eſt, peut-être, auſſi moins belle : mais elle eſt plus touchante que jamais... Une douce langueur eſt répandue ſur toute ſa phyſionomie... Ce ſont les ſymptômes qu'un cœur fortement épris donne de la tendreſſe qui l'anime.

Mais, ma chere Lucie, ne me trouverez-vous pas bien injuſte ?... Je déteſte ſon amant... & c'eſt le bonheur qu'il a de lui plaire qui excite en moi ce ſentiment de haine ?...

Il faut que je faſſe des efforts pour lui faire même les politeſſes d'uſage... Je ne me connois plus... Je ne ſuis plus ce que j'étois... Je commence à craindre que ma foibleſſe ne ſoit plus grande que je ne l'avois penſé.

22 *au ſoir.*

Mais, en vérité, ma chere Lucie, il faut que je ſois dans le délire ; il y a de la folie... Et de quel droit puis-je eſpérer ?... Vous ne voudrez jamais croire les extravagances auxquelles je me ſuis livré... J'allai hier après dîner chez le Major... Emilie jouoit un Piquet avec le Chevalier... Pourrez-vous concevoir que je me crus maltraité ?.. Je lui parlai à peine & je ſortis pour revenir chez moi, malgré les inſtances que l'on me fit pour que je reſtaſſe toute la ſoirée... Je fis deux ou trois tours dans ma

chambre & je ſortis avec fureur pour aller chez une Dame Françoiſe, dont les fenêtres ſont préciſément vis-à-vis de celles du Major. Je ſouhaitois qu'Emilie me vît... Dans ma colére, je priai cette Dame de danſer avec moi dans un bal que nous allons avoir ces jours-ci à la campagne... Je ne crois pas qu'il y ait de conduite plus enfantine.. Je me la ſérois reprochée à quinze ans... Jugez de ce que j'en penſe aujourd'hui... Plaignez-moi, ma chere Lucie : mais ne m'en aimez pas moins : toutes ces agitations n'altérent point l'amitié de votre frere

RIVERS.

Autre cauſe de chagrin... Le Major vient de me dire que leur mariage ſe fera à Québec dans un mois d'ici, jour pour jour, & qu'ils s'em-

barqueront ſur le champ pour repaſſer en Angleterre... Je n'en reviens toujours point... Je ſuis attriſté de la voir ainſi ſe dévouer d'elle-même à ſon malheur... Elle ſera la femme du monde la plus à plaindre avec un pareil homme... Je le connois. Ses vertus ne ſont que l'abſence des vices... S'il a quelques bonnes qualités, elles ſont toutes de l'eſpéce négative.

LETTRE XIX.

Miſs Emilie Montague à Miſs Bell Fermor.

A Montréal, ce 24 Septembre 1766.

A Peine ai-je un moment, ma chere Bell, pour vous écrire... Nous ſommes depuis huit jours dans des embarras continuels... On m'a remis votre lettre... mais vous donnez dans une étrange mépriſe à mon égard... Qui, moi? envier la paſſion romaneſque d'une jeune fille de quinze ans? Non, non. Je n'envie que cette tendre & vive amitié qui, ſeule, peut rendre agréable une union auſſi intime que le mariage... Je voudrois plus de conformité dans nos caractères, dans nos ſentimens, dans nos goûts.

Mais je ne veux vous rien dire ſur ce ſujet juſqu'à ce que j'aille vous voir... Nous devons partir Madame Melmoth & moi au plus tard après-demain, par un vaiſſeau qui va à Québec... On nous a aſſuré que c'étoit la maniere la plus agréable de faire ce voyage. Le Colonel, dont la politeſſe eſt toujours ſi prévenante, doit nous accompagner... Le Major a engagé le Chevalier à faire cette partie... mais il s'en eſt excuſé... Il préfére le plaiſir de donner à ſon entrée à Québec le ſpectacle de ſon bel équipage... Il a ſix beaux chevaux... Je vous avoue que je ſuis choquée de ſa conduite... Le Gouverneur ne comptoit point ſur lui pour l'accompagner dans ce voyage.. Il l'a ſollicité. L'eût-il, d'ailleurs, engagé à le faire, les choſes, au point où elles ſont, étoient une excuſe ſuffiſante... Il n'étoit pas

ſéant qu'il laiſſât deux femmes entreprendre ſeules un pareil voyage, & il l'eſt encore moins, dans les circonſtances où je me trouve, que ce ſoit un autre homme qui nous accompagne. Je ne vous dis point tout ce que j'en penſe; mais mon orgueil ſe croit vivement outragé par ce procédé... Je m'attendois que, par délicateſſe, il me montreroit beaucoup plus d'attention depuis que la fortune l'a accablé de ſes faveurs qu'il ne le faiſoit auparavant... il en a beaucoup moins... Eſt-ce qu'il préſumeroit plus de lui-même depuis qu'il eſt plus riche? Mais non, il ſe fie, probablement, ſur l'inclination qu'il ſuppoſe que j'ai pour lui... Qu'il prenne garde, cependant, de s'y méprendre! Elle n'eſt pas aſſez vive pour me faire ſupporter, ſans me plaindre, des défauts d'égards & des mauvais traitemens.

Je ſuis dans une ſituation d'eſprit qui rend l'art de me plaire très-difficile, & cela influe, peut-être, beaucoup ſur ma façon de penſer à ſon égard... Je ne me crois, cependant, pas injuſte... Quelle que ſoit la cauſe de ce que j'éprouve, mon humeur n'eſt plus la même, ou ſa conduite a changé... Je crois le voir dans un jour plus clair que je ne l'avois jamais vu... Je ne lui avois pas trouvé de défauts qui duſſent me retenir... Je lui en découvre à préſent qui m'épouvantent. La froideur de ſon caractère me trouble, & je crains qu'elle ne s'accorde pas avec ma ſenſibilité... Je commence à croire qu'il n'eſt pas auſſi aimable qu'il m'a paru l'être autrefois... Vous le dirai-je? Je doute qu'il puiſſe me rendre heureuſe...

Je me ſens beaucoup moins d'inclination à l'épouſer que lorſque ma fortune étoit égale à la ſienne...

Vous croirez, peut-être, que c'eſt par orgueil... Mais je ne me trouve point humiliée de ce qu'il eſt plus riche que moi ; cela vient ſûrement d'une autre cauſe, & je crois l'avoir devinée... Il eſt ſûr que je l'aime... Je me ſuis accoutumée à le conſidérer comme un homme qui devoit m'être cher, & l'habitude a formé mon inclination... Mais je ſens qu'elle n'eſt pas de nature à me tranquiliſer ſur la reconnoiſſance qu'il pourroit exiger de moi, parce qu'il eſt plus riche... Je ne pourrois ſouffrir qu'il voulût ſe targuer d'un avantage que le haſard lui a donné, & je crains qu'il ne me le faſſe trop ſentir.

Et vous me croyez heureuſe, ma chere amie? Les allarmes ne ſont certainement pas les ſignes du bonheur, & je ne crois pas que vous preniez mes craintes pour des effets

du caprice... Adieu, chere Bell; je vous ouvrirai tout mon cœur, lorſque je vous verrai, & je compte ſur vos conſeils. Pourrois-je ne pas les déſirer, quand il s'agit du bonheur ou du malheur de ma vie? Adieu.

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XX.

Miſs Bell Fermor à Miſs Lucie Rivers

A Silleiy, ce 24 Septembre 1766.

OH! je me retracte : je renonce aux douceurs d'être la femme d'un Sauvage... Je vous parlois de la liberté de ces peuples... Ils ſont eſclaves dans le point le plus eſſentiel... Les meres marient leurs enfans ſans conſulter leur goût, & ils ſont forcés de ſe ſoumettre à cette extravagante tyrannie. O! Angleterre! charmante contrée! C'eſt-là que la liberté eſt aimable... Elle ne ſe montre qu'entourée des graces qui nous offrent le privilége charmant de choiſir un mari.

Je viens d'assister au mariage d'un Sauvage... Je n'ai jamais vu un aussi vil assortiment. Adieu, me voilà de mauvaise humeur pour un mois entier... Ce mariage dégoûtant m'a toute déconcertée.

BELL FERMOR.

LETTRE XXI.

LETTRE XXI.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

A Montréal, ce 24 Septembre 1766.

JE l'avoue, mon cher John; ce que tu me dis eſt plus vrai que je ne le deſire. Celles des femmes Angloiſes, qui paſſent pour ſages, ſont communément trop réſervées. Leurs manieres ſont froides, rebutantes... Un accueil ouvert & engageant, paſſe dans leur eſprit pour un crime... On diroit qu'elles ont peur de plaire.

Il en réſulte un grand malheur... C'eſt à cette réſerve mal-entendue que j'attribue ce bas libertinage où ſe livrent la plûpart de nos jeunes gens. L'air grave, le maintien gla-

cé des femmes vertueuſes les éloigne d'elles; & ils vont ſe perdre dans la ſociété de celles qui ſe ſont dévouées au vice & à la débauche...

La beauté, l'eſprit, le bon ſens, la douceur, ſont, peut-être, plus l'appanage des Angloiſes que des femmes de toutes les autres nations .. Cependant, il n'y a point de femmes qui plaiſent moins que les Angloiſes... Elles ont trop de confiance dans leurs charmes naturels, & comptent trop ſur les aimables qualités que l'envie même ne peut leur diſputer... Elle négligent d'acquérir ces graces qu'aucune langue ne peut définir, qui donnent à la beauté un empire auquel on ne peut réſiſter, qui ſuppléent même à la beauté, quand elle manque.

Elles ont le cœur excellent, & elles s'en contentent. Elle ne ſongent pas que la vertu, ſans ornement,

peut nous forcer à l'eſtime; mais qu'elle n'excite pas l'amour. L'amour n'eſt, cependant, pas moins néceſſaire dans le mariage, que l'eſtime, & toutes aſpirent à s'y engager... Nos vieilles couſines, nos vieilles tantes diſent que non : mais je ne les en crois pas, même pour elles-mêmes. Je voudrois que mes aimables compatriotes penſaſſent que la vertu & la ſageſſe ne plaiſent jamais davantage que lorſqu'elles ſont enjouées & agréables... Elles auroient de ſi charmans modeles à imiter, ſi elles vouloient ſeulement paſſer le détroit!

Il y a ici une Dame que je voudrois que tu viſſes. Tu comprendrois bien mieux ce que je te veux dire. C'eſt, peut-être, la femme la plus aimable & la plus belle que j'aie jamais vue. On ne peut pas réſiſter à ſes manieres.. Elle a toutes les gra-

ces engageantes des femmes les plus charmantes de Paris, toute la délicateſſe timide & qui rougit, toute la douceur modeſte de nos plus aimables Angloiſes.

Oui, je voudrois que tu la viſſes... J'eſpérerois qu'elle te changeroit. Je t'aſſure que je te plains... Mon cœur s'attriſte lorſque tu me vantes le bonheur dont tu crois jouir dans la vie que tu me décris. Eſt-il poſſible que la poſſeſſion d'une beauté venale te rende heureux ? Ah ! mon ami, tu perſévéres dans une habitude qui corrompt peu-à-peu ton goût... Elle t'excluera à la fin de cette douce & tendre amitié qui devroit être le partage de ton cœur, & que l'on ne trouve que dans un mariage de choix.

On dit que les mariages qui ne ſe font purement que par amour, ſont malheureux... Oui, les maria-

ges dont la ſeule paſſion a formé les nœuds, ſont toujours infortunés... La paſſion ſe ſatisfait, & la tendreſſe s'évanouit avec elle : mais l'amour, cet aimable enfant de la ſympathie & de l'eſtime, vous enchaîne dans les liens d'une félicité continuelle. C'eſt l'unique bonheur que l'on puiſſe ſouhaiter.... C'eſt quelque choſe de plus doux & de plus tendre que l'amitié, animée par le goût le plus vif & par le plus ardent deſir de plaire... Le tems, au lieu de détruire cette affection délicieuſe, la rend de jour en jour plus vive & plus intéreſſante...

Mais tu ne manqueras pas de dire que je n'ai que des ſentimens romaneſques... Ecoute donc un homme de plaiſir, le Pétrone du dernier ſiecle, le volupteux Saint-Evremond... Voici comme il parle de l'amitié des perſonnes mariées.

» Je crois que c'eſt dans cette » agréable correſpondance de ten- » dreſſe, cette eſtime réciproque, » ou, ſi vous voulez, cette ardeur » mutuelle à ſe prévenir l'un l'au- » tre avec des témoignages ſûrs » d'affection, que conſiſte la dou- » ceur de cette eſpece d'amitié.

Je ne parle pas d'autres plaiſirs, » qui ne ſont en eux-mêmes, que » la certitude de l'entiere poſſeſſion » de la perſonne aimée. Cela me » paroît ſi vrai, que je ne crains pas » d'aſſurer que l'homme, qui eſt cer- » tain, par d'autres moyens, de la » tendreſſe de celle qu'il aime, peut » aiſément ſupporter la privation de » ces plaiſirs. Ils ne doivent pas être » mis ſur le compte de l'amitié... Ce » ſont ſeulement des preuves que » cette amitié eſt ſans réſerve.

» Il eſt vrai que peu d'hommes » ſont ſuſceptibles de la pureté de

» ces ſentimens : c'eſt pourquoi l'on » voit rarement une parfaite amitié » dans le mariage, au moins pour » long-tems... L'objet qui a une paſ- » ſion ſenſuelle en vue, ne peut pas ſoutenir un commerce auſſi noble » que celui de l'amitié «.

Tu le vois, mon cher. Les plaiſirs que tu préconiſes ſont les moindres de ceux qu'une vraie tendreſſe peut donner, & c'eſt l'opinion d'un voluptueux.

Ah! mon ami, tout ce que tu as reſſenti juſqu'à préſent d'amour, n'eſt rien, quand on le compare à ce doux concert de deux ames à l'uniſſon, à cette harmonie d'eſprits qui penſent de même... Tu n'en as abſolument aucune idée.

Les beautés que tu as connues ne t'ont jamais cauſé qu'une émotion momentanée... Tu n'as jamais goûté les douceurs d'un attachement réel...

Cette tendreſſe qui entraîne, ce délire de l'ame qui ajoûte à la force de la paſſion, dans le tems même qu'il ſemble ſe diſſiper, ſont pour toi des plaiſirs inconnus.

En voilà beaucoup; mais je deſire ſi ardemment de te voir heureux, que je ne crains point d'en trop dire... Tu dois m'en ſçavoir d'autant plus de gré que je n'ai pas la moindre lueur de l'être moi-même.

Tu ne ſçaurois croire combien je ſerois enchanté de te voir ſuivre un plan de vie ſi nouveau pour toi... Les plaiſirs délicats ſont les ſeuls qui conviennent à des cœurs ſenſibles... Je n'en pourſuivrai jamais d'autres. Tu as pris une autre route : mais tu reviendras à la mienne... Crois-moi, le plaiſir d'aimer, même ſans retour, ſurpaſſe tous les plaiſirs des ſens, quand le cœur n'eſt pas touché... Le

Poëte François n'éxagére point quand il s'écrie :

Amour,
Tous les autres plaiſirs ne valent pas tes peines.

Tu diras que la cervelle m'a tournée : je te préviens, en tous cas, que je viens de quitter une Dame Françoiſe qui eſt capable de renverſer la tête de tous les ſages. Adieu.

Rivers.

LETTRE XXII.

Miſs-Bell Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

A Sillery, ce 25 Septembre 1766.

MOn pere, ma chere Lucie, me charge d'une ſinguliere commiſſion. Il eſt de ſervice, & il veut que je réponde aux queſtions que vous lui faites de la part d'une de vos amies.. Je vous avoue que la tâche n'eſt pas agréable pour moi... J'entends fort peu les choſes dont je vais vous parler... D'où vient auſſi vous chargez-vous d'être curieuſe pour les autres? Vous allez être bien punie.

Remerciez-moi d'abord, de la peine que j'ai priſe de courir par monts & par vaux pour m'inſtruire de ce que je vais vous dire... J'euſſe

fait ces courſes avec plaiſir, ſi elles n'avoient eu d'autres objets que de me promener... Mais il falloit que je les fiſſe, & quoiqu'accompagnée d'un jeune & joli galant, elles m'ont fatiguée. J'ai oui dire à un Poëte, qu'il ne faiſoit que de mauvais vers, quand on les exigeoit... Je ſuis de même; je me laſſe quand ce n'eſt pas le caprice qui me fait marcher: mais écoutez.

Les Canadiens menent une vie qui reſſemble beaucoup à celle des anciens Patriarches... Les terres furent originairement partagées entre les troupes. Chaque Officier devint Seigneur foncier; chaque ſoldat prit des terres ſous ſon commandement: mais l'avarice, qui eſt ſi naturelle au genre humain, excita les ſoldats, ſous prétexte de pourvoir un jour à leurs familles, à en prendre beaucoup plus qu'ils n'en pouvoient culti-

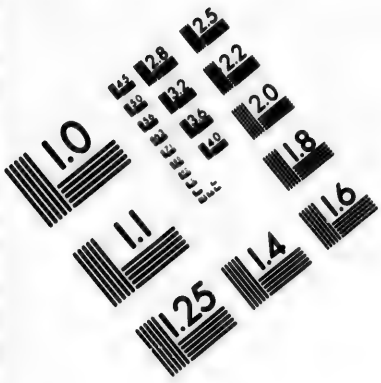
ver. C'eſt ce qui eſt cauſe qu'il y a encore aujourd'hui une ſi grande quantité de terres en friche dans la plus belle partie de la Colonie... Ceux qui eurent des enfans, leur donnerent une portion de ces terres, & vécurent au milieu d'une petite République de leurs deſcendans.

Il y a des villages entiers dont tous les habitans doivent leur origine à une ſimple couple d'époux... L'Iſle de Coudre, qui eſt fort grande, ne s'eſt pas peuplée autrement. Il faut croire, cependant, qu'ils furent chercher dans le commencement, des femmes chez leurs voiſins... à moins qu'on ne ſuppoſe qu'ils aient épouſé leurs ſœurs... Il n'y auroit rien en cela de fort extraordinaire. La manie de coloniſer eſt une eſpece de rage qui paſſe ſur une foule d'idées reçues.

Le froment eſt fort beau, ſans

pourtant égaler celui d'Angleterre. La moiſſon n'eſt pas, à beaucoup près, ſi gaie que chez nous. Ces pareſſeux laiſſent la plûpart de leurs terres incultes & n'en enſemencent dans chaque eſpéce de grain que pour leurs beſoins particuliers... Trop orgueilleux & trop lâches pour travailler pour les autres, ils font leur moiſſon eux-mêmes, & les moiſſons ne ſont joyeuſes que lorſque les Moiſſonneurs travaillent en troupe... La gaieté qui anime ces travaux en Angleterre, n'eſt, cependant, pas comparable, à ce qu'on m'a dit, à celle des vendanges... Je ne retournerai jamais en Europe qu'à condition que l'on me menera à Blois ou à Tours dans l'automne. Je veux manger du raiſin ſous un ciel François.

L'oiſiveté eſt ici le caractère dominant depuis le Seigneur juſqu'au



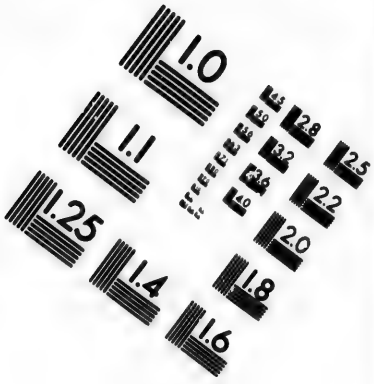
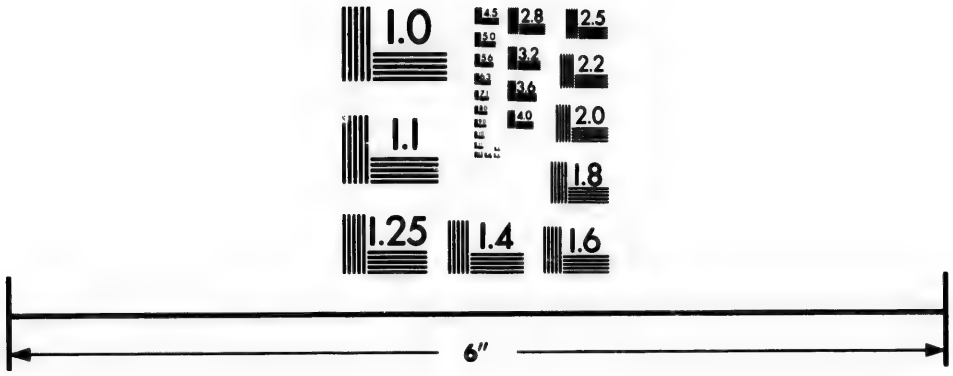
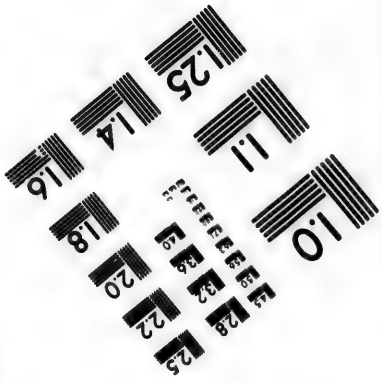


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

plus groſſier des Payſans... Ces Meſſieurs ne ſe promenent point à pied, ils ne montent pas non plus à cheval... Ils s'étendent dans des chaiſes ou dans des calèches, & ſe font traîner comme des femmes. Les chefs de familles des Payſans ſont auſſi indolens, & je ne ſçais ce qui eſt le plus inutile dans le Canada, ou du Payſan ou de ſon Seigneur.

J'ai vû à une Ferme de mon voiſinage un jeune garçon & une jeune fille de onze à douze ans qui, à l'aide de leur grand'-mere, moiſſonnoient un champ d'avoine, tandis que le pere, robuſte, mais lâche, étoit étendu à vingt pas d'eux ſur le gazon, les regardoit faire & fumoit ſa pipe... Les vieillards & les enfans travaillent; & ceux qui ſont dans la force de l'âge ne ſongent qu'à ſe divertir.

Un des grands plaiſirs du peuple

eſt de fumer... C'eſt une choſe curieuſe que de voir des petits garçons de trois ou quatre ans, aſſis ſur leur porte, la pipe à la bouche, & fumant auſſi tranquilement & avec autant de gravité que leurs grand'-peres... Ils reſſemblent à ces magots de la Chine qu'on met ſur les cheminées... Les petits garçons chez nous vont chercher des fruits & ne s'embarraſſent guère de tabac.

Il y en a ici de beaucoup d'eſpéces. Les meûres des ronces ſont extrêmement abondantes pendant toute l'année & excellentes... Lorſque la neige ſe fond, au printems, on les trouve auſſi fraîches & auſſi bonnes qu'en automne, parce qu'elles ſe ſont conſervées ſous la neige... Les fraiſes & les framboiſes viennent par-tout ſans culture dans la plus grande profuſion. On ne peut pas faire un pas dans les champs ou

dans les bois, ſans fouler les fraiſes aux pieds. Il y a une quantité prodigieuſe de prunes, de pommes, de poires, peu de ceriſes, & du raiſin, qui ne vaut pas grand-choſe. Les melons ſont extrêmement communs: il y en a de muſqués, & de ceux qu'on appelle melons d'eau; mais ceux-là ne ſont pas ſi bons que les muſqués. Il n'y a point de pêchers ni aucun autre fruit à noyau de cette eſpéce... Je crois que c'eſt la faute du peuple & non du climat... Les gens ici ſont trop indolens pour s'imaginer qu'ils ayent eſſayé de cultiver autre choſe que ce qui eſt abſolument néceſſaire à leur ſubſiſtance.. On pourroit avoir toutes ſortes de fruits dans le Canada, excepté la groſeille : l'été eſt trop chaud pour qu'elle réuſſiſſe. Il y a des groſeilliers dans les bois & on en apporte d'Angleterre; mais le fruit tombe

avant ſa maturité. Les fruits ſauvages, ſur-tout les meûres, ſont plus variés & meilleurs qu'en Angleterre.

Le chanvre & le houblon ſont des plantes naturelles au Canada: on en trouve par-tout dans les bois... Je crois qu'on pourroit les cultiver avec beaucoup de ſuccès, ſi l'on pouvoit perſuader au peuple de cultiver quelque choſe.

Un peu de grain de chaque eſpéce, un peu de foin, un peu de tabac; une demi-douzaine de pommiers, quelques oignons, quelques choux, forment toute la culture d'une plantation Canadienne. A peine trouve-t-on une fleur ſi ce n'eſt dans les bois... C'eſt un vrai plaiſir de s'y promener. On y voit une variété ſurprenante d'arbriſſeaux charmans que je n'ai jamais vûs ailleurs. Le ceriſier ſauvage,

qui eſt extrêmement commun, eſt auſſi agréable en fleurs qu'en fruits. Il me ſemble auſſi beau que l'arboiſier.

Ils ſement le froment au printems, ne donnent aucun engrais à la terre & ne la labourent que ſuperficiellement... Il ne faut pas s'étonner ſi leur froment n'eſt pas auſſi bon que le nôtre... Ils s'imaginent que la gelée le détruiroit s'ils le ſemoient en automne : mais l'expérience a prouvé cette année que c'eſt une erreur... On en a ſemé un champ qui a réuſſi on ne peut mieux.

Ils ſont ſi indolens qu'ils ne mettent jamais d'engrais dans leurs terres ni même dans leurs jardins... On jettoit tout l'engrais de Québec dans la riviere, avant que les Anglois y arrivaſſent.

Jugez quelle doit être la richeſſe

d'un ſol qui produit d'auſſi bonnes récoltes ſans engrais, ſans jacheres, & preſque ſans labour... Je ris ou plutôt je hauſſe les épaules de pitié quand je lis dans nos Ecrivains politiques que le Canada eſt un pays ſtérile, & que c'eſt la neige, dont il eſt couvert pendant ſix mois, qui le rend tel. Elle contribue, au contraire, à ſon abondante fertilité, & je pourrois, moi, qui ſuis naturaliſte depuis deux jours, prouver cela à ces Meſſieurs... mais ce n'eſt pas là mon affaire... Les fourrages, malgré la fécondité du terrein, ſont fort chers, d'abord parce qu'on cultive peu, & enſuite parce qu'il y a une quantité prodigieuſe de chevaux : il n'y a point de payſan, le plus pauvre comme le plus riche, qui n'ait une voiture avec pluſieurs chevaux, ſans compter un au-

tre cheval qui ne ſert qu'à faire les petites promenades de plaiſir... La guerre avoit prodigieuſement affoibli la race des beſtiaux : mais elle commence à s'accroître. La culture des terres a trouvé auſſi un peu plus d'émulation, & le prix des grains qu'on a envoyés cette année en Italie & en Eſpagne, ranimera l'avarice.

Mais pourquoi, je vous prie, n'avez-vous pas demandé toutes ces choſes à votre frere? Ah ! je vois votre fineſſe... Vous m'avez dit cent fois que j'étois orgueilleuſe d'en ſçavoir un peu plus que le commun des femmes, & vous avez tenté de m'humilier en engageant mon pere à me faire écrire ſur une choſe que je ne connois pas : mais avouez que vous voilà bien dupe de votre ruſe... Il me ſem-

ble que ma lettre ne figureroit pas mal parmi les écrits ruraux dont on nous inonde. Oh ! je vous en prie, faites-la inſérer dans nos papiers publics.

BELL FERMOR.

LETTRE XXIII.

La même, à la même.

A Sillery, ce 29 Septembre, à dix heures.

CEla eſt vrai. Ah ! nous ſommes ſûrement dignes de pitié ! Quoi ! point de Petits-Maîtres avec vous, Monſieur le Gouverneur ? C'eſt n'en point avoir que de n'en avoir que ſix pour chaque femme. Ne voilà-t-il pas une belle proviſion ?... Sçavez-vous bien, Lucie, que nos Dames ſe plaignent du peu ? Et puis, il y a autre choſe ; elles ne ſçavent pas également toutes conſerver leur lot, & elles murmurent contre l'inégalité des richeſſes... Nous avons toutes un rendez-vous général, demain, chez le Gouverneur, & il

nous donne bal jeudi. Québec eſt tout autre... On n'y voit, à-préſent, que des viſages riants. On y eſt d'une gaieté charmante... Oh! c'eſt un pays enchanteur! ne comptez jamais ſur mon retour en Angleterre... Je me fixe ici pour toujours: mais j'y fais figure!... On m'y diſtingue... Je ſuis déja priée à danſer par une foule de beaux Meſſieurs... Attendez que je voye ma liſte... je les ai comptés, ils ſont vingt-ſept...

Mais comment danſer vingt-ſept contredanſes?.. Ce n'eſt pas là ce qui m'embarraſſe le plus... Il faut que vous ſçachiez que pendant la diſette horrible que nous avons eue d'hommes à Québec, parce qu'ils étoient tous allés à Montréal, j'ai permis, pour tuer le temps, à un petit étourdi de Capitaine de me conter fleurette... Il en veut tirer avantage; il prend le ton d'un amant

en pied, & ſe fâche de ce que je ne l'ai pas mis à la tête de mon répertoire... Oh! qu'il ſe fâche... Oui, oui, qu'il ſe fâche... Je l'ai réſolu, il n'y ſera pas...

Ce ſeroit une choſe criante que chaque abſurde animal qui ſe donne les airs de nous faire l'amour, ſe crût en droit d'exiger quelque choſe de nous... Qu'ils ſont donc ridicules ces hommes! En vérité, Lucie, ils me font rire avec leurs prétentions.

Mais voilà un vaiſſeau qui deſcend la riviere à pleines voiles. Si c'étoit Emilie & ſes Amis?... Il met le Pavillon au vent... il baiſſe les voiles, il jette l'ancre vis-à-vis de chez nous... ce ſont eux ſans doute... De la Muſique?.. Un tendelet (*a*)

(*a*) Petite voile qu'on étend ſur le pont pour ſe garantir du ſoleil.

qui

qui ſe déploie ſur le tillac? votre frere qui deſcend dans la chaloupe? ah! je vole au rivage... Adieu pour un moment. Il faut les inviter à prendre terre...

A 2 heures.

C'étoit Emilie accompagnée de Madame Melmoth & de trois Dames Françoiſes, autant de Graces qui ſembloient entourer la Beauté. Quel homme n'auroit pas envié le bonheur de votre frere de ſe trouver ſeul au milieu d'une troupe auſſi charmante! Le caffé & le thé étoient ſervis ſous le tendelet, avec des corbeilles remplies de fruits de Montréal, qui ſont infiniment meilleurs que les nôtres... Le Colonel m'en a fait préſent d'une quantité prodigieuſe... il eſt ſi galant ſans compter le reſte!.. Nous nous ſommes ra-

fraîchies ſur le tillac, & nous avons pris terre : ils dînent tous ici, & nos amuſemens de la ſoirée ſont réglés. Nous danſerons. Nous nous promenerons dans le bois... Il y aura une légere collation... Point de vin... il ſera remplacé par une boiſſon rafraîchiſſante, délicieuſe, qui eſt compoſée de lait & de quelques ingrédiens... Mon pere vient d'envoyer chercher le Major Melmoth, le Chevalier, une demi-douzaine d'autres Meſſieurs, & quelques Dames... Il eſt enchanté de ſon Emilie.. Il l'aimoit lorſqu'elle n'étoit encore qu'enfant. Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai de la voir... Elle eſt plus belle que je ne l'ai jamais vue... Vous ſçavez à quel point je ſuis enthouſiaſte de la beauté... Je n'ai jamais pû me réſoudre à aimer une femme laide... Il me ſemble

que c'eſt un être proſcrit de la nature.

Votre frere vient me dire qu'on ſe plaint de ne me pas voir... Il a l'air d'un Ange. Il n'eſt pas habillé, il n'eſt pas non plus en déshabillé, il eſt je ne ſçais comment, élégant, charmant, l'air libre, aiſé, dégagé... Il n'a point de poudre... Le vent joue avec ſes cheveux... enfin, il eſt dans un déſordre ſéduiſant. Sa phyſionomie eſt pleine de feu... ſes yeux diſent mille choſes agréables. Je ne l'ai jamais vû ſi vif, ſi animé... Les autres n'auront pas aujourd'hui une de mes œillades... & s'il continue ce train, je l'aimerai tout de bon. Mais l'aimer ? je ſerois fort complaiſante. Ce ſeroit donc pour lui que je l'aimerois... Oh ! non, non, ce ſeroit de l'amour en pure perte... Je lui ai déja fait mille

agaceries & il n'a pas daigné badiner avec moi...

Mon cœur eſt ſi léger, Lucie ?... j'aime Emilie de toute mon âme... voilà trois ans que je ne l'ai vue : c'eſt quelque choſe de merveilleux que de la trouver au Canada... Je voudrois que vous y fuſſiez auſſi, mon bonheur ſeroit parfait...

A 4 heures.

Le domeſtique eſt revenu de Québec. Il n'a point trouvé le Chevalier. Il [illegible]t allé au Lac Charles avec une troupe de Dames Françoiſes. Emilie en a rougi. Il ſçavoit qu'elles arriveroient ſûrement aujourd'hui, parce que le vent étoit favorable; il n'y avoit que l'heure d'incertaine... Le Colonel danſe avec Emilie..... Elle ne perd pas à l'échange ; mais elle eſt cependant

un peu piquée de ce peu d'égards.

A minuit.

Le Chevalier a paru. Il eſt venu comme on ſervoit le ſouper. Il s'eſt plaint le premier, pour éviter l'orage, & a fait des reproches à Emilie de ce qu'elle ne lui avoit pas envoyé un exprès de la pointe du *Tremble*, pour l'avertir. Il m'a ſemblé plus gai qu'à l'ordinaire, & plus attentif près de ſa belle... Votre frere a paru mortifié de ſon arrivée... Emilie s'en eſt apperçue, & les attentions plus marquées qu'elle a eues pour lui, l'ont remis bientôt de bonne humeur... Enfin, la ſoirée a été fort agréable... Mais elle l'auroit été plus ſi le Chevalier fût venu d'abord, ou plutôt s'il ne fût point venu du tout.

Les Dames couchent ici : les Meſ-

ſieurs s'en retournent; nous irons les rejoindre demain à Québec.

Votre frere attend ma lettre. Je n'ai plus que le tems de la cacheter... Il la mettra demain dans ſon paquet. Bon ſoir.

BELL FERMOR.

LETTRE XXIV.

Le Colonel Rivers à ſa ſœur Lucie.

A Québec, ce 30 Septembre.

LE croirez-vous, ma Lucie ? oui, vous pouvez tout croire de l'impertinente conduite du Chevalier... Il n'a pas voulu accompagner Emilie de Montréal à Québec, & il m'a laiſſé cet agréable emploi... Je lui dois les trois plus heureux jours de ma vie... Mais je vous l'avoue ; j'ai été un peu piqué, cependant, de ce qu'il me choiſiſſoit pour le Sigisbée de ſa Maîtreſſe. Je lui parois un homme ſans conſéquence, à qui l'on peut confier une Dame en toute ſûreté... La confiance aſſurément n'eſt pas flateuſe... Qu'il ne me mette pas en colere... Je ne ſuis pas

vain ; mais s'il eſt impertinent, & qu'il me donne le défi, j'oſerai entrer en lice avec lui... Je n'ai point de carroſſe à ſix chevaux à donner à Emilie ; mais je peux lui donner quelque choſe dont elle feroit, peut-être, plus de cas ; un cœur qui ſçait apprécier ſon mérite & ſes perfections.

Je n'ai jamais fait de voyage auſſi agréable. Nous avons été trois jours à deſcendre la riviere : il faut beaucoup moins de tems ; mais nous avons voulu faire une partie de plaiſir. Nous avions de la muſique. Nous avons pris terre deux fois par jour ; nous avons vu en paſſant les familles Françoiſes de notre connoiſſance, & le ſoir nous avons danſé chez le Seigneur du village.

Cette riviere, dépuis Montréal juqu'à Québec, offre la plus agréable ſcène du monde. Les habitations

en bordent les deux côtés, quoiqu'elles ne ſoient pas ſi nombreuſes ſur le rivage méridional, que ſur l'autre. L'agréable confuſion des bois, des montagnes, des prés, des champs, des rivieres qui afluent des deux côtés, & qui ſe perdent dans le fleuve; les égliſes, les maiſons qu'on apperçoit dans le lointain, à travers les arbres, tout cela forme une variété charmante de perſpectives, qu'il n'eſt pas poſſible de décrire. Joignez à cela la compagnie de cinq ou ſix aimables femmes, d'Emilie ſur-tout, qui, plus que les autres, étoit attentive au plaiſir qu'elle voyoit que j'avois à lui rendre le voyage agréable.

Ah! ma Lucie, mon amour; c'eſt-là le mot, oui, c'eſt le mot qui exprime ce qu'elle m'inſpire, augmente chaque jour... Je n'ai pu m'empêcher de céder à une inclination

qui fait tous mes plaiſirs, & me fait trouver mille charmes dans le moindre retour de ce que je fais pour lui plaire... Je ſçai que je l'aime ſans eſpoir..... Ne raiſonnez point avec moi ſur ce ſujet... Je connois toute ma folie; mais ma raiſon ne peut vaincre ce délire... J'y trouve des délices infinies... Non, non, je ne la quitterai point qu'elle ne ſoit mariée.

Je reſpecte ſes engagemens.... Toutes mes prétentions ſe bornent à ſon amitié... Mais ne puis-je pas, en mon particulier, l'aimer comme mon cœur l'exige?.. Admirez en tout cela ma prudence. Nous avons un grand bal jeudi : ce n'eſt point avec elle que je danſerai.... J'ai choiſi la plus aimable des Demoiſelles Françoiſes de toute la colonie, & j'aurai pour elle des attentions ſi particulieres, qu'on n'aura

pas le moindre ſoupçon de ma tendreſſe pour Emilie... Je ſuis jaloux à l'excès du Chevalier... Je le déteſte... Mais je diſſimule... & je ne me croyois pas capable d'y réuſſir auſſi bien.

Ma Lucie, il s'en faut beaucoup que je ne ſois heureux. La ſituation de mon eſprit eſt inexplicable... Je ſuis aſſez foible pour encourager un eſpoir qui n'a pas la moindre lueur de ſuccès... Je devrois faire des efforts pour diſſiper cette erreur... Mais non, je ſuis aſſez ſimple pour interpréter favorablement les petites marques d'amitié qu'elle me donne... De légéres attentions, pur effet des mouvemens d'un cœur reconnoiſſant de la moindre choſe, ſe préſentent à mon eſprit, comme des preuves certaines, qu'elles viennent d'un autre ſentiment... Je m'imagine, en la regardant, que

ſes yeux entendent le langage des miens... Ah! s'ils l'entendent, elle ſçait que je l'adore.

Combien je l'aime, ma Lucie! Que ces trois jours!.. On m'interrompt... C'eſt le Capitaine Fermor qui veut m'emmener dîner à Sillery... Mais on me place toujours à côté de cette Emilie... De quels élémens s'imaginent-ils donc que je ſuis formé?

Adieu, je pars.

RIVERS.

LETTRE XXV.

Miſs Bell Fermor à Miſs Lucie Rivers.

A Sillery, ce 3 Octobre, à midi.

UN bal, un bal charmant, ma chere. La tête tourne à votre petite Bell. J'ai été beaucoup plus admirée qu'Emilie... Mais cela n'a pas flatté ma vanité... Elle eſt aimable, & elle eſt aimée... On m'a admirée, parce que je ſuis coquette, & voilà la différence. La belle choſe que la coquetterie! C'eſt dommage qu'elle vous attire quelquefois plus de ridicule que d'admiration.

Il y avoit bien trois cens perſonnes au bal; mais plus des trois quarts d'hommes, bien mis, bien gais. Le

ſouper étoit élégant ; en un mot, la fête étoit charmante.

J'y ai preſque fait vœu de me marier. Je ne connois pas l'heureux mortel dont j'ai fait choix ; je ne le l'ai vu pour la premiere fois que cette nuit... Il n'a pas eu plus d'attention pour moi que pour d'autres Dames ; mais cela ne fait rien. Il me plaît plus que les autres... Il n'eſt pas beau ; mais il eſt bien fait... Ses manieres ſont celles d'un homme bien élevé... Je me ſuis adroitement informée de ſa conduite : il ouit d'une très-bonne réputation, & il n'eſt pas ſans fortune... J'y ſongerai aſſurément... Hé quoi ! rien ne m'eſt plus facile que de l'avoir, ſi je le veux. Je n'ai qu'à dire à quelques-uns de ſes amis que le Capitaine Fitzgerald eſt le plus aimable homme du Canada, il n'en faut pas

davantage... Il ſera tout étonné de ne s'être pas apperçu que je ſuis la plus belle femme du pays... Oh ! j'y veux penſer... Il faut bien ſe marier, c'eſt la mode ; chacun ſe marie. Pourquoi n'en ferois-je pas autant ? Pourquoi ne vous mariez-vous pas auſſi, Lucie ?

Rivers eſt preſque toujours à la maiſon... Je ſuis étonné que le Chevalier n'en prenne pas de la jalouſie... Il n'a aucune attention empreſſée pour moi, & il eſt aiſé de voir, à la nature de celles qu'il a pour Emilie, pourquoi il vient... Je ſuis ſûre que je ne le verrai pas de toute la ſemaine... Emilie va après midi chez Madame Melmoth, & elle y reſtera huit jours.

Adieu. Nous avons danſé juſqu'au jour, & je ſuis toute fatiguée. Je ne viens que de me lever ; & vous

concevez bien que je n'ai pu dormir... Ce Fitzgérald!...

B. FERMOR.

Je ſuis piquée contre votre frere. Il ne danſoit point avec Emilie, & je devois ſûrement exclure tout autre; point du tout : c'eſt avec Mademoiſelle Clairault qu'il a étalé ſes graces.. Mais vous vous ſouvenez de ma liſte... J'avois de quoi me venger.

On dit tout bas, que le mariage doit ſe faire la ſemaine prochaine... Mon pere eſt dans le ſecret. Mais, apparemment qu'on me craint.... On ne m'en a rien dit... Emilie n'a pas bonne mine ce matin. Elle n'étoit pas gaie au bal. J'en ſoupçonne la cauſe. Les approches de ce mariage, &, peut-être, quelque autre

choſe, l'inquiétude... J'ai des idées : mais ce ne ſont que des idées... Je ſçais ſeulement qu'elle eſt loin d'être heureuſe... Adieu : voilà une apoſtille auſſi longue que la lettre.

LETTRE XXVI.

Le Colonel Rivers à ſa ſœur Lucie.

A Québec, ce 6 Octobre 1766.

MA Lucie, je pars d'ici... & je ne ſçais où aller... Mais je ne peux me réſoudre à reſter pour voir ce mariage... Le croyez-vous poſſible?.. Poſſible? ô ciel! quelle folie, quelle extravagance eſt la mienne? Eh! ne ſçavois-je pas ſes engagemens, même avant de la connoître? Ai-je pu ſuppoſer qu'elle romproit avec un homme qui lui donne des preuves qu'il la préfere à toutes les autres femmes, pour favoriſer la frénéſie ou le délire d'un autre, qui ne lui a pas même dit qu'il l'aimoit?..

Tout eſt arrangé... Il n'y a que le jour qui n'eſt pas encore décidé...

Elle doit le dire demain... Je ne veux pas le ſçavoir... Je ſortirai cette nuit de Québec, & perſonne ne ſçaura la route que je prendrai. Hélas! je l'ignore moi-même. Ce ne ſont donc pas des aventures imaginaires que celles de ces amans infortunés, qui courent çà & là dans les campagnes & dans les forêts, ſans ſçavoir où ils vont? Je gagnerai la pointe de Lery, en traverſant la riviere avec mon valet-de-chambre... Je ſuivrai alors la route que le haſard me montrera... Jamais je ne pourrois ſupporter la nouvelle du jour qu'elle va choiſir... Mais ne puis-je lui écrire? Hélas! que lui dire? je ne ſçais.. Je ferois connoître ma tendreſſe, & ce ſeroit malgré moi... Eſt-ce le tems d'eſſayer à émouvoir ſa compaſſion, quand elle décide du bonheur d'un autre? Ce ſeroit même troubler le ſien, en ſuppoſant qu'elle me préférât au

Chevalier. Ah! je renonce à cette idée. Les choſes ſont trop avancées, pour qu'elles puiſſent ne pas les achever.

O! ma Lucie, ce n'eſt que dans ce moment que je connois bien tout l'excès de mon amour pour elle.

Adieu. Mon abſence ſera, au moins, de quinze jours, & elle ſera partie alors pour l'Angleterre... Il ne me ſeroit pas poſſible de la voir femme d'un autre... Ne ſoyez pas inquiète de moi. La raiſon, l'impoſſibilité du ſuccès, vaincront, avec le tems, ma paſſion... Je me fais mille reproches d'avoir ſi ſouvent recherché ſa compagnie. Je devois l'éviter... Je devois faire, dans le tems, ce que je fais aujourd'hui... Si j'avois fui!..

RIVERS.

Fin de la premiere Partie.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé GAUGUERY, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, *l'Hiſtoire d'Emilie Montague, par M.* FRENAIS: s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes; Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume,

& non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages ſeront remis dans le même état où l'Approbation en aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chancelier de France le Sieur deLamoignon,&qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique,un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle du Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dud. Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion,& nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: car tel eſt notre plaiſir. Donné à Fontainebleau, le Mercredi vingt-cinquiéme jour du mois d'Octobre, l'an de

grace 1769, & de notre Regne le cinquante-cinquiéme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL

Signé, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 895. fol. 31. conformément au Réglement de 1723, A Paris, ce 2 Novembre 1769.

BRIASSON, Syndic.